

Pensées de psychiatrie
Pensées de psychiatrie
A.S.B.L.

IIe Symposium

“Une psychiatrie à mission sociale
dans une société générant des exclus”

A C T A

HÉLÉCINE, LE 6 DÉCEMBRE 2001

Monsieur le représentant du Ministre,
Chères Consoeurs,
Chers Confrères,
Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,

En tant que secrétaire de « Pensées de Psychiatrie », j'ai le plaisir de vous accueillir dans son deuxième symposium, symposium organisé avec la collaboration du Centre Hospitalier Régional Hutois et des firmes Janssen-Cilag, Pfizer, Lundbeck, Glaxo-Smith Kline, Organon, Wyeth-Lederle et Continental Pharma.

Comme vous le savez, le thème en est « *Une psychiatrie à mission sociale dans une société générant des exclus* ».

Nous sommes partis de la constatation de la multiplication des cas sociaux dans le service de psychiatrie dont nous sommes amenés à nous occuper, cas sociaux qui sont passés entre les mailles du filet de protection sociale, sont de plus en plus désinsérés, ayant perdu tout lien social, et dont l'exemple-type est le SDF.

On nous demande donc de gérer les exclus trouvés dans la rue, mais le secteur de la santé mentale doit-il s'occuper de l'exclusion sociale ? Lors d'une précédente réunion des plateformes psychiatriques, certains semblaient répondre résolument par l'affirmative. Est-ce si évident ?

En particulier, les exclus eux-mêmes sont-ils demandeurs ? Même si, vraisemblablement, la proportion de cas psychiatriques était supérieure à celle retrouvée dans la population générale.

D'autre part, « une psychiatrie à mission sociale » aurait pu être orthographiée au pluriel, tellement on assiste à l'extension des missions de la psychiatrie. Pensez aux licenciés de la Sabena à qui on raconte qu'ils pourraient bénéficier d'une aide psychologique, en cas de difficultés majeures de réinsertion.

Nul doute que la présence d'un psychologue puisse aider certains psychologiquement parlant, mais on peut se demander si, à ce moment-là, le psychologue ne fonctionne pas comme un anesthésique social.

De même, toute prise d'otages comporte sa composante psychologique.

Autrement dit, n'allons-nous pas glisser subrepticement de la thérapie d'une psychopathologie vers la thérapie d'une pathologie sociale ?

Pathologie sociale dont nous aurons quelques exemples dans la suite. Par exemple, le burn-out et la pression au rendement dans les entreprises et son coût humain; la violence, la violence qui dérape, les conflits de couple ou de voisinage qui se terminent aux urgences. Est-ce au psychologue à prendre en charge la violence des cités, la violence dans les écoles ?

Beaucoup de questions seront certainement suscitées par les matières d'aujourd'hui.

./... - 2.

Un bref rappel chronologique et historique pour vous signaler que quelques-uns parmi nous se sont réunis pour la première fois le lundi 22 septembre 1997 dans le but de fonder une association de psychiatres ayant pour but la défense et la promotion d'une pratique psychiatrique qui tienne compte de toutes les dimensions de la personne humaine en souffrance ou non c'est-à-dire des dimensions biologiques, sociales, psychologiques, culturelles, individuelles et groupales, qui sont à l'intérieur de chacun de nous.

Cette psychiatrie a ainsi pour objectif de rendre au maximum le patient responsable de sa cure. Dans cette perspective, la personne est ainsi considérée à priori comme sujet et donc auteur de son propre traitement.

Dans le but de promotion et de défense de ce type de pratique, que ce soit sur le plan scientifique et/ou politique, l'association a décidé d'organiser des colloques destinés à interpeller les praticiens de la psychiatrie sur les enjeux éthiques de leurs pratiques quotidiennes, aussi différentes et multi-factorielles qu'elles puissent être.

Rappelons :

Psychiatrie et liberté où nous avons invité Bruno CADORAY, professeur à l'Université Catholique de Lille et Guy ARCHER, doyen de la faculté de philosophie de l'ULB.

Psychiatrie et violence avec Marc PRUMONT, professeur de droit pénal à l'ULB et recteur de l'école de criminologie et Jean-Pierre LEBRUN, psychiatre-psychanalyste de Namur.

La loi de protection, mise en observation, avec le Docteur Philippe BOXHO, criminologue à Liège et Madame la Juge de Paix POUPART.

Et enfin, il y a un an, ici-même à Hélécine, « Le monde des psychotropes : enjeux éthiques, scientifiques et économiques » auquel participait Patrick LEMOINE, chef de clinique du service clinique de psychiatrie biologique de l'hôpital du Vinatier à Lyon, Claude LOUZOUN, président du Comité Européen droit, éthique et psychiatrie, Philippe PIGNARRE, historien chargé de cours sur les psychotropes à l'Université de Paris VIII et directeur de la collection des « Empêcheurs de penser en rond » et Patrick MESTERS, Clinical Research Physician chez Lilly.

« Pensées de psychiatrie » est constituée juridiquement en asbl depuis plus ou moins six mois. Elle compte actuellement 32 membres de Wallonie et de Bruxelles. Elle a tenu sa première A.G. le samedi 19 mai 2001 et c'est d'ailleurs au cours de cette A.G. qu'a été choisi le thème qui nous occupe aujourd'hui.

Certains membres, ce jour-là, ont également souhaité qu'en plus des grands symposiums annuels, nous puissions peut-être ouvrir des groupes de travail sur des thèmes plus précis qui permettraient certainement d'affiner notre identité d'asbl.

./... - 3.

« Pensées de psychiatrie », enfin, était invitée à participer aux travaux de constitution de l'Institut Wallon de la Santé Mentale à la demande de la Ligue d'Hygiène Mentale de Wallonie.

Le moment est venu de vous présenter les orateurs du jour :

- **Bernard FOUREZ** est psychiatre et systémicien.

Il travaille comme responsable du Centre de Jour aux Cliniques Universitaires de Mont-Godinne et a aussi une pratique privée.

Il a été de 1987 à juin 2001 formateur à l'approche systémique à l'UCL, au clos Chapelle-aux-Champs, dans l'équipe d'Edith Tilmans.

Il a un intérêt tout particulier pour les contextes sociétaux et culturels de notre occident contemporain.

Il a mis sur pied un séminaire de travail avec le Professeur Jean-Marie LACROSSE, sociologue à l'UCL, à propos de la personnalité contemporaine et d'un refondement de certaines théories psycho-dynamiques en fonction du contexte sociétal, culturel et politique actuel. Ce séminaire a débuté en mars 2001. Il a publié dans les cahiers de psychologie clinique, dans la revue « Thérapie familiale » et est aussi l'auteur du premier chapitre du livre « Les ressources de la fratrie ».

Il nous parlera aujourd'hui d'un thème plus qu'actuel : les pathologies au travail transforment-elles le psychiatre en sociatre ?

- **Albert CARTON** est lui syndicaliste au service d'étude de la CSC sur les problèmes de l'énergie et la mondialisation du capital.

Il a rapidement été intéressé par l'anti-psychiatrie et les travaux de Castel et de Gauchet. Il milite depuis à l'Autre Lieu. Depuis 1988, il est secrétaire national du non-marchand, c'est-à-dire le secteur des hôpitaux, ambulatoire, socio-sanitaire, handicapés et jeunesse, jusqu'au socio-culturel.

Il va nous entretenir sur un sujet : « Le monde du travail est-il pathogène ? ».

- **Bernard DORAY** est psychiatre, praticien hospitalier dans un secteur de l'Essonne en région parisienne.

Il anime le CEDRATE, centre de recherche et d'action sur les traumatismes et l'exclusion, basé à la Maison des Sciences de l'Homme à Paris. Il a été longtemps responsable des programmes de santé de la Mire, mission de recherche du Ministre de la Santé. Il est docteur en psychologie de l'université de Franche-Comté - Besançon, et a une formation en anthropologie à l'école des Hautes Etudes en Sciences sociales à Paris.

Il a écrit un certain nombre d'ouvrages sur le taylorisme, les relations entre la psychanalyse et les sciences sociales, et les toxicomanies en Afrique.

./... - 4.

Je ne peux que vous recommander la lecture de son dernier livre : « L'inhumain ou le cannibalisme guerrier à l'ère néo-libérale » paru aux éditions La dispute, ouvrage d'une actualité vive à l'heure d'Al-Qaïda, du conflit israélo-palestinien et des violences en Algérie. Il va nous parler « des réponses à l'inhumain : une réflexion transversale à propos de trois situations » qui seront agrémentées d'un matériel vidéo.

- **Jean-Philippe PARQUET** enfin, est professeur à l'Université du Droit et de la Santé de Lille.

Il est professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Il est chef du service d'alcoologie de la clinique La Charité à Lille, est chargé de mission auprès du Ministère de la Santé.

Pour l'avoir déjà entendu par ailleurs, j'en suis sûr, il va vous étonner en nous parlant du thème « Santé, santé mentale, vie psychique : les besoins et les exigences de la Société ».

« Les pathologies au travail transforment-elles le psychiatre en sociatre ? »

1) Bernard FOUREZ.

Quand je joue au Monopoly, il m'arrive sur 50 minutes de temps d'avoir acheté un terrain, puis deux, puis trois, d'avoir construit, une, deux, trois, quatre maisons, enfin deux hôtels si j'ai les terrains bleus foncés mais par contre, il m'en faudra construire trois si j'ai les rouges, les jaunes ou les verts, et tout ça même pas en une heure. Quelle croissance ! Quel résultat ! J'ai vraiment atteint l'objectif.

Le Monopoly laisse bien voir l'intention du joueur et son résultat.

Par contre, dans chaque partie, je n'ai jamais entendu parler des bâtisseurs de maisons, des bâtisseurs d'hôtels, des architectes et des ouvriers qui ont fait des erreurs, qui ont connu des retards à la construction, en raison d'intempéries ou d'un matériau qui a cassé et qu'il fallu recommander. Oui, mais me direz-vous mais le Monopoly, c'est un jeu, ce n'est pas du réel. Mais, j'ajouterais, c'est bien évident ! Le Monopoly, c'est un jeu; il ne s'agit effectivement pas de vrais hôtels, de vraies maisons, de vrais terrains. Il y a en effet chaque fois quelque chose *qui code la réalité*, petits morceaux de bois peints en vert pour les maisons, petits morceaux ou un peu plus grands de bois rouges pour les hôtels, cartons pour les terrains.

Quand, dans le monde du travail, je suis derrière mon PC, que je traite des tanks, des humains ou des pommes de terre, ce sera toujours le même travail car ils sont tous codés de la même façon et dès lors, je ne rencontre plus rien de ce qui est la réalité.

Mais évidemment, je peux jouer avec eux comme je veux. Mais, comme dans le Monopoly, déplacer des maisons délocalisées, je peux les remettre à un autre endroit, je pourrais enfin me lancer dans le grand jeu de la délocalisation.

./... - 5.

Il me semble qu'il y a quelque chose qu'il convient d'observer, c'est que sur 200 ans de temps, nous avons opéré un passage important d'une économie essentiellement dans la matière et le réel, pour s'acheminer vers une économie de plus en plus dans la non-matière, dans le non-réel et donc *dans le virtuel*.

Alors, la virtualisation peut ainsi devenir un superbe outil de déréalisation et l'informatique notamment, mais il n'y a pas qu'elle, peut devenir un puissant incitant à nous déconnecter du réel et nous proposer ainsi les voies jubilatoires de la perversion ou la pauvreté invétérée de la psychose.

Sauf si vous restez modernes, c'est-à-dire, si vous gardez la conscience que la science et la technologie qui s'ensuit ne sont finalement que des outils de bas étage puisque composés par l'humain pour appréhender la nature et la nature humaine.

Finalement, c'est extrêmement difficile d'être et de rester moderne car à chaque nouvelle invention, à chaque nouveau pas de déconnexion, vous êtes contraints à développer un peu plus encore de conscience, une fois de plus, fatigant, fatigant, très difficile.

Bruno LATOUR a d'ailleurs écrit un livre qui s'appelle : « Nous n'avons jamais été modernes ».

Alors, qu'est-ce que c'est que le travail ?

Je reprends ici des éléments indiqués notamment dans ce livre que j'ai trouvé assez intéressant qui est « Souffrance en France » de Christophe DEJOUR. Il précise en fait que le travail est une somme de trois choses :

1. c'est une *tâche prescrite*; on vous demande de faire quelque chose, on vous décrit donc un objectif;
2. c'est une *mise en oeuvre* de cet objectif et cela, ça représente effectivement les résistances que vous rencontrez à la mise en oeuvre de votre travail. Quand vous commencez à faire un travail, eh bien il y a quelque chose que vous avez prévu qui se passe correctement, puis il y a quelque chose qui est imprévu; il y a un outil qui ne fonctionne plus bien, il y a ce à quoi vous aviez pensé arriver qui finalement ne débouche pas tout à fait dans cette même voie. Il y a donc quelque chose de l'ordre qui résiste et c'est ce que nomme DEJOUR dans la notion du *pathique*. Le pathique, c'est ce qui s'éprouve, ce n'est pas le pathologique, c'est *ce que je vis* quand je suis à l'oeuvre, quand je mets en oeuvre la tâche ou mon objectif;
3. c'est aussi *vivre avec les autres* qui m'entourent dans mon milieu de travail.

Gérard MENDEL décrit assez bien ce qu'il nomme le mouvement de l'appropriation de l'acte. Il dit que dans un travail, le sujet doit pouvoir développer progressivement un contrôle sur son acte et sur les conséquences de son acte, et c'est dès lors qu'il va s'inscrire dans ce mouvement continu, (et je pense que le mot mouvement de l'appropriation de l'acte est tout à fait essentiel), ce n'est pas l'appropriation de l'acte, mais c'est ce mouvement qui va définir d'une part ce sujet à se ressentir comme existant au sein de son acte de travail, et MENDEL insiste : le mouvement de l'appropriation du travail, c'est aussi la manière dont je peux articuler mon travail avec le travail des autres et dont je peux parler aux autres de mon travail.

./... - 6.

Nous touchons là alors à un élément que l'on peut vraiment appeler le *phénomène de l'insertion*.

Qu'est-ce qu'un insert en cinématographie ? Le mot insertion permet peut-être de mieux se saisir par la description de l'insert. Quand par exemple vous avez un film publicitaire, il arrive fréquemment que vous voyez une action qui se déroule; puis, à un certain moment, il y a interruption de cette action, et vous voyez le logo du produit que l'on veut publier ou faire connaître, et puis l'action recontinue et puis une seconde fois ce logo.

Eh bien, l'insertion, c'est précisément arriver avec quelque chose de différent, mais qui doit avoir quelque chose de l'ordre du même, avec l'avant, et avec l'après. Dans un film qui vante les mérites énergétiques du Coca-Colà, je vois par exemple des alpinistes sur une falaise, puis je mets une photo d'une bouteille de Coca ou d'une canette qui dégage son petit gaz désaltérant, et puis que je revois encore repartir ces grimpeurs, cela prendra du sens; par contre, si je mets en chou-fleur à la place de la canette de coca, alors ou bien cela déclenche le rire et c'est très bien, ou bien cela n'aura absolument aucun sens.

Donc, je pense que ce qui est important, c'est qu'actuellement il y a de plus en plus, comme dans le Monopoly, une manière de définir le travail uniquement par la tâche et par le résultat.

D'ailleurs, les grands discours que vous voyez, discours plutôt économiques, vous parlent toujours des objectifs et ils vont même plus loin, ils relayent l'objectif de travail avec la cotation en bourse qui, elle-même, est un code de l'économie (et s'avère de plus en plus un non-code de l'économie), mais un code beaucoup plus net qu'un phénomène émotionnel.

Donc, la déconnexion, la déréalisation, je pense qu'elle ne nous guette plus, elle ne nous menace plus, elle nous a gangrénés, c'est fait, le ver est dans le fruit.

De la même manière, nous voyons effectivement les milieux de travail qui nous serinent ou les médecins-conseils qui nous disent : « Ne les faites reprendre le travail que dès lors qu'ils sont capables à 100% ». C'est aussi une manière, je dirais, de court-circuiter non plus le pathique à ce moment-là mais le pathologique, et de ne voir les choses que dans un rapport *codé virtualisé, déréalisé*.

J'ai beaucoup l'habitude de travailler sur des machines-outils, c'est une de mes petites passions et je pense que je pourrais décrire quelque chose que DEJOUR aussi décrit dans ses conférences ou même dans ses livres, vous savez quand on tourne sur un tour à bois, un tour à bois, c'est une machine qui fait tourner un bois de section carrée et je dois présenter une gouge contre le bois qui va enlever du copeau et qui va donc l'arrondir. C'est un acte assez précis. Il y a à la fois une force que je dois mettre sur ma gouge pour qu'elle ne vibre pas, et puis, je découvre au moment où je fais mon travail, que, selon l'inclinaison de ma gouge, si j'incline trop vers le bas, je gratte le bois et à ce moment-là je n'enlève pas du copeau et si je remonte progressivement, j'enlève du copeau. Alors, si je gratte le bois, effectivement ça va faire chauffer le bois.

./... - 7.

Il va en sortir des émanations à la fois en terme d'odeur qui vont me renseigner sur quelque chose qui est en train de se produire et qui est un grattage et puis, il va s'en sortir aussi peut-être un bruit qui va me dire, « tiens, ce n'est pas le bon angle ». Ensuite, je vais remonter mon angle, je vais avoir un beau copeau; à ce moment-là, je vais sentir des effluves qui montrent que le bois est juste ouvert et que son humidité restante commence à s'évaporer; je ressens tout cela.

Ce sont des séquences que je me suis permis de vous décrire de façon minutieuse parce qu'il se passe à ce moment-là quelque chose de tout à fait fondamental. Dans cet univers extrêmement sensoriel, il y a une mémorisation qui est en train de se faire et qui débouchera sur vraiment l'art, l'art du travailleur.

C'est dès lors qu'il ressent, qu'il s'imprègne, qu'il est tout le temps dans cet échange avec ce qui se déroule, qui est une certaine mémoire (ici tout à fait sensorielle) qui va s'inscrire dans lui-même et qui, du fait qu'il a connu l'erreur et l'accident, en fera un travailleur prudent. Mais attention au règlement qui évite toute audace et qui canalise alors l'humain dans une incapacité de prudence.

Si je me suis précisément attardé là-dessus, c'est pour bien montrer en quoi le travail, c'est du réel, c'est loin, ça n'a rien à voir avec quelque chose de virtuel.

Alors, la souffrance maintenant. Si je reprends un peu les travaux de DEJOUR, il dit très clairement que la souffrance, elle, semble avoir été évacuée des milieux de travail. Du fait d'une période importante, je dirais de chômage et de précarité du travail, ce qui est advenu, c'est peut-être le phénomène suivant : la souffrance, c'est ne pas avoir de travail.

Dès lors, dès que vous avez du travail, quelque part vous ne devez plus vous plaindre et en même temps, on ne peut pas imaginer que quelqu'un puisse en souffrir. Ce phénomène-là donc amorce la sortie de la souffrance du domaine du travail. Autrement dit, son éclipse ou peut-être sa virtualisation justement.

Et, forcément, nous sommes, nous les psychiatres, là à recevoir cette souffrance qui ne peut pas être travaillée au niveau social et qui nous amène donc à devoir repenser notre travail, peut-être selon le sociatre plus que le psychiatre. C'est ce à quoi en tout cas nous sommes invités. Faut-il y répondre ou pas, je pense que cela pourrait être un débat important.

Un autre point que j'ajouterais, c'est que l'importance des mesures mises en place par l'Etat social à propos des travailleurs, qui se soldent par ailleurs par un coût important de lois sociales pour le patron, a permis peut-être aussi de renvoyer le souci du travailleur à l'Etat et peut-être plus qu'au lieu de travail. L'Etat social, qui reste une extraordinaire oeuvre européenne, a quand même débouché sur des effets assez paradoxaux. Mis en oeuvre par les grands mouvements socialistes et collectifs du début de notre siècle, (précédent, faut-il dire, maintenant), il semble avoir permis l'affirmation de l'individualisme puisque l'individu a pu s'affranchir de certains liens de solidarité, compte tenu du fait que celle-ci était assurée par l'Etat social et donc, a sans doute ouvert ou réouvert une augmentation ou un déploiement d'un individualisme et donc, d'un libéralisme.

./... - 8.

L'Etat social n'a-t-il pas permis la diminution de plus en plus grande d'une capacité à se penser en commun, puisque de toute façon, l'Etat pense pour nous en commun.

Cette diminution de se penser en commun est bien entendu liée à des tas d'autres phénomènes que je ne développerai pas ici; c'est là qu'on voit s'essouffler dans le lieu du travail, voire se verrouiller ce puissant ressort révolutionnaire qui justement avait été le moteur de la pensée égalitaire et de l'installation de l'Etat social et bien entendu des démocraties.

DEJOUR encore signale que, fin des années 70, on disait ou on lisait dans la presse ceci : en France, on ne montera pas beaucoup au-delà des 12-13% de chômeurs, sous-entendu si jamais nous dépassons ce taux, ce sera la révolution dans les rues; ça ne s'est pas du tout déroulé de la sorte.

C'est comme s'il y avait eu une forme de conformisme, c'est comme si le mouvement révolutionnaire ne s'était plus mis en route, comme s'il était bloqué, tué ou en panne, à nous de voir.

Donc, peut-être affaiblissement de la pensée en commun et donc d'un mouvement de contestation qui semble être plus l'apanage des années 1978-1980 et hyper-individualisme qui semble s'être majoré à partir des années 80.

Deuxième point, il me semble que le phénomène de la mondialisation est à mon sens important à observer. Il faut savoir que l'établissement de la démocratie n'a pu se faire que dans l'édifice de la Nation. La Nation en tant que représentant d'une collectivité, encore représentable, localisable, permet de se rendre compte des endroits où les décisions se prennent.

Dès lors que l'on passe de l'équilibre de la nation à la mondialisation ou du moins de la nation à l'empire, quelque chose se bouscule dans les représentations symboliques. Il y a donc une verticalité qui se déplace. Ce n'est peut-être pas pour rien aussi qu'on parle de délocalisation qui fait que, finalement, l'endroit de décision n'est peut-être plus aussi visible et n'est certainement plus interpellable. Les réflexes démocratiques d'interpellation s'avèrent alors quelque peu muselés et si l'on reprend un excellent livre écrit déjà en 1992 par Jean-Marie GUENOT, « La fin de la démocratie », il décrit extrêmement bien le passage de ces édifices nationaux à ces édifices impériaux (il emploie le mot empire) et d'ailleurs c'est un mot que l'on emploie de plus en plus dans la presse si vous observez bien le mot *empire* a de nouveau une place importante et qui montre effectivement un changement de l'univers symbolique; il y a un déplacement du symbolique sur quelque chose qui n'est peut-être pas encore représenté et qui, à mon avis, fait cafouiller un peu les choses dans les rapports entre les humains.

En effet, vous savez bien, ce n'est pas aux psys qu'il faut le rappeler, que quand il y a du vide symbolique dans un milieu, eh bien qu'il n'y a plus cet ordre symbolique pour gouverner les étants, (ETANTS, bien entendu), c'est la société qui tombe à l'eau, les relations entre les humains qui deviennent alors désorganisées, régressives, guerrières, ce qu'on voit notamment dans les guerres civiles.

Pour reprendre une phrase de je ne sais plus qui, que j'avais entendue et que je trouve merveilleuse, quand « le symbolique se dégoupille, c'est l'organisation sociale entière qui explose ».

./... - 9.

Donc, la mondialisation semble avoir volé les modalités démocratiques et une certaine régression des modes d'être au travail semble s'être installée, j'en veux pour preuve un très vieux médecin du travail qui me disait en 98, « depuis 7 ou 8 ans nous avons pris 60 ans de régression en terme des modalités humaines au sein du travail ». Il avait 88 ou 89 ans à l'époque. Je pense que son témoignage avait, à mon sens, du poids.

Donc, en fait, il convient vraiment de se dire que, dès lors qu'un phénomène perd sa verticalité, eh bien, c'est toute une accélération de l'horizontalité qui se met en route mais nous, médecins, nous connaissons très bien ça.

Si je reprends par exemple l'image du cancer, qu'est-ce qu'un cancer ? Les cellules, elles croissent, elles se multiplient, elles tripotent, elles farfouillent, elles font des tas de choses mais dans un organisme sain, elles concourent quand même toutes à constituer l'organe.

Cette constitution de l'organe, c'est précisément, on pourrait dire, c'est une analogie, quelque chose de l'ordre du symbolique qui gouverne les relations des cellules entre elles et vous connaissez ce fameux phénomène de l'inhibition de contact qui est qu'une cellule, dès lors qu'elle est entourée d'autres cellules, finalement on pourrait dire dès lors qu'elle est bien insérée, cesse de se multiplier. Vous enlevez cette verticalité d'organe, vous savez sur quoi vous débouchez, c'est du cancer. Alors, le cancer c'est génial, c'est créateur, c'est invasif, c'est puissant, c'est merveilleux mais c'est destructeur.

Donc, c'est à mon sens pour cela que beaucoup de pathologies, et le Confrère VAN HOUTRYVE nous le disait, beaucoup de pathologies nous sont amenées au niveau du social.

De plus en plus, les consultations nous véhiculent des personnes avec des *plaintes relationnelles*, relationnelles au sein du travail mais aussi relationnelles au niveau du couple, au niveau je dirais de toute entité sociale. Nous sommes donc de plus en plus placés sur les lieux de la sociatrie.

Je pense qu'il ne faut pas s'imaginer que le patient est totalement dans l'état où il est, uniquement en fonction du travail, mais je crois effectivement que beaucoup de phénomènes se sont extrêmement horizontalisés et par exemple, je suis assez frappé notamment de ce côté, de ces appellations comme les GRH, dans les milieux d'entreprises, « gestionnaire de ressources humaines ». S'il y a bien quelque chose qui ne se gère pas, à mon avis, c'est l'humain. L'humain, ça ne se gère pas, ça s'intègre, ça s'ancre, ça a besoin de quelque chose de l'ordre de l'enracinement. Alors, gestionnaire, à mon avis le G il faudrait le supprimer. Le R, ressources, c'est quand même hautement suspect, c'est de nouveau voir l'individu comme un producteur, puisqu'on l'envisage comme une ressource, donc supprimons aussi le R, il me semble inintéressant. Gardons peut-être le H, ça me semble quelque chose de tout à fait important. D'ailleurs, le mot GRH semble commencer à perdre de son importance, en tout cas aux USA où on parle de « people ».

Donc, perte de rapport symbolique et accentuation des phénomènes horizontaux.

1) Un autre point, la mondialisation semble avoir déposé une extrême crainte dans les édifices marchands, qui développent quelque chose de l'ordre d'un *sentiment de méfiance* voire de *paranoïdie* car à tout instant, je peux m'imaginer qu'à l'autre bout du globe, il y a quelqu'un qui pourrait faire le même produit que moi à un prix moindre.

./... - 10.

Dès lors, je vais prendre les devants puisqu'il faut que je sois actif, comme on dit, pro-actif, et je vais diminuer mon coût, je vais donc licencier, je vais augmenter les cadences.

2) Ce n'est sans doute pas pour rien qu'on parle de plus en plus de harcèlement, car le harcèlement, c'est précisément cette espère de guéguerre entre personnes, c'est un phénomène strictement horizontal.

Je pense qu'il y a quand même un glissement dans cette capacité à pouvoir se penser en commun, avec une difficulté à se sentir en appartenance. Dès lors que vous êtes en appartenance avec un lieu de travail, vous serez automatiquement rempli dans votre intérieur par ce niveau symbolique. Ce n'est sans doute pas pour rien qu'on élabore une théorisation des phénomènes de travail selon le vocable du burn-out. Il est hautement indicateur de cette vision des choses à partir du vide.

Le Burn-out est un mot qui a été d'abord décrit pour des bâtiments, dont subsiste encore leur enveloppe extérieure mais qui ont été complètement brûlés à l'intérieur; c'est un terme architectural et donc, c'est une vision du vide à l'intérieur. Vous savez aussi que nos patients nous disent toujours : « je suis seul ou je souffre de solitude » mais en fait, souvent, ils souffrent bien plus du vide que de la solitude, et se sentant vides, ils ne savent plus se vivre seuls car vous ne pouvez vous vivre seul que dès lors que vous pouvez commercer avec votre intériorité.

Nous avons décrit un peu le système marchand et donc les conditions qui peut-être mettent à mal l'individu dans ses registres d'expression sociale, et ses registres relationnels.

Alors, prenons maintenant un autre contexte, le monde de l'enseignement. Il me semble qu'il s'y passe autre chose. Ce n'est pas ici le phénomène de la mondialisation forcément qui dégoupille le symbolique, mais c'est un autre phénomène que je nommerais le *pédo-centrisme*. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué l'importance accordée à l'enfant depuis une vingtaine d'années, d'assez majeure dans l'histoire, c'est le primat donné à cet être qui vient *après* les autres et donc, une sorte d'inversion du sens historique des choses.

Il me semble que l'enseignant est mis à mal d'une manière tout à fait différente que dans l'économie libérale et marchande. Il est mis à mal par ce qu'on pourrait appeler une *alliance illégitime*. Qu'est-ce qu'une alliance illégitime. Kapeloff a décrit dans son livre « Deux contre un » ce phénomène, en le rapportant à des édifices familiaux. Dans une famille, dit-il, il y a alliance illégitime dès lors qu'un grand-père, par exemple, permet à son petit-fils de faire quelque chose en court-circuitant les parents ou en ne soumettant pas la question aux parents.

Une illustration : la subsidiation de l'enseignant et de l'élève. Le décret ONKELINX par exemple est un merveilleux exemple d'alliance illégitime.

Le titre, c'est « Mon école, comme je la veux ». Alors, je ne dois pas vous faire un dessin. S'agit-il d'une phrase d'enfant ou d'adulte ? Je pense que la réponse tombe sous le sens. Il s'agit d'une phrase d'enfant. Nous voyons essentiellement des enfants. Il y a quand même une adulte ici sur la couverture.

Page 8, une phrase absolument bouleversante, écrite de la sorte : *Elèves, pas de devoir sans droit*. Comme alliance illégitime, je ne pense pas qu'on puisse faire beaucoup mieux. Cela veut dire que le pouvoir subsidiant s'allie à l'enfant, court-circuitant complètement le niveau de l'enseignant. Non soutenu par une verticalité et par son subsidiaire, il me semble difficile pour l'enseignant de ne pas se sentir vide, vidé, non soutenu dans un système comme celui-là. L'éditeur, c'est le cabinet du Ministre de l'Education, donc ce n'est pas un feuillet fait par une association de parents ou un autre organisme extérieur au pouvoir subsidiant; il y a quand même encore la fameuse notion d'éditeur responsable mais il me semble qu'il ait été peut-être plus judicieux d'innover en parlant d'éditeur irresponsable.

Dans nos consultations, en effet, nous sommes souvent mis dans des situations de triangulation; c'est parce qu'il existe un blocage communicationnel entre deux individus au sein d'un travail que l'individu qui souffre le plus vient, comme le dit BOHEN dans « la différenciation de soi », vient trianguler une troisième personne pour lui en parler.

C'est un phénomène assez simple à comprendre; BOHEN parle de triangulation mais pas du tout au sens analytique; quand une difficulté relationnelle, en raison d'une surcharge émotionnelle, fait qu'il n'y a plus de communication entre deux individus, celui qui souffre le plus de cette relation *va aller en parler à un troisième*. Nous connaissons tous ça, que ce soit à propos des couples, que ce soit à propos de parents-enfants qui ne peuvent plus se parler et qui viennent en consultation chez un psy ou bien en provenance du milieu du travail.

Le travail du psy devient non pas d'être cette éponge qui commence à absorber les doléances du patient mais précisément de travailler avec lui aux moyens de réactiver cette diade communicationnelle, qui s'est quelque peu éteinte.

Si par contre je n'en reste qu'à une singularisation des choses et que je m'évertue uniquement à regarder le phénomène selon l'histoire singulière, je pense que là nous risquons de rentrer dans cette fonction que Monsieur FANIELLE a décrite d'anesthésique social ou en tout cas de déplaceur de niveau. Je trouve que ces situations de difficultés du travail telles que nous les voyons en consultation nous mettent quand même souvent mal à l'aise.

D'ailleurs, ces tableaux cliniques semblent particuliers. On peut les qualifier de dépressifs; pas toujours des burn-out, c'est beaucoup plus me semble-t-il, justement un lieu d'une agressivité *qui n'est pas adressée* et qui donc engendre d'une part une irritabilité importante et souvent aussi les phénomènes d'angoisses. Vous avez déjà bien remarqué ces tableaux d'angoisse montante dès lors qu'une agressivité n'est pas adressée.

Sont-ils dépressifs ? Moi, je suis étonné de voir le peu d'impact de l'antidépresseur dans ces situations-là et dont, du jour au lendemain, l'éclaircissement remet en piste la personne.

Ca, à mon sens, ce n'est pas de la dépression. La dépression implique quand même le plus souvent une sidération, qui n'a justement plus la possibilité de réactiver de façon immédiate des registres d'expression.

Nous avons donc un travailleur qui décompense et qui vient nous voir. Vous savez comment le contemporain se manifeste dès lors qu'il arrive chez le psy. J'ai écrit des articles là-dessus, sur cette fameuse phrase qu'on entend tout le temps qui est : je perds de confiance en moi.

./... - 12.

Donc, ça veut dire que forcément dans une vision extrêmement individualisée, dès lors que l'individu ne va pas bien, il dit : « je manque de confiance en moi ». Vous allez commencer une psychothérapie ?

Peut-être bien qu'à la fin de la thérapie, il va dire : « maintenant, docteur, je pense beaucoup plus à moi, le boulot, c'est le boulot, c'est leur problème, moi j'ai fait la séparation, ça m'indiffère ».

Qu'est-ce que nous avons fait à ce moment-là ? Nous avons alors à ce moment-là *maximisé la vision individualiste du monde et la vision de l'individu déconnecté d'une collectivité.*

Donc, si ma thérapie augmente l'hyperindividualisme, je suis en phase avec l'économie libérale.

Je pense donc nécessaire de resituer le champ de la thérapie dans un contexte plus large.

Je remercie Bernard FOUREZ pour cet exposé extrêmement riche qui, j'imagine, va susciter un débat passionnant dans la suite et je passe maintenant la parole à Monsieur CARTON qui va nous entretenir *du monde du travail et de son caractère pathogène.*

« Le monde du travail est-il pathogène ? »

J'imagine que vous aurez tous souri de l'appellation « monde du travail » pathogène parce qu'on pouvait dire « sphère » et à dire « monde », on évoquait évidemment beaucoup plus, et derrière ce sourire, j'ai envie d'essayer de réfléchir avec vous cette relation de l'individu avec son travail tel que nous pouvons l'avoir des lieux où je suis et dont je vais parler à la première personne.

Et, j'ai d'abord envie de vous dire qu'il n'y a pas seulement du pathogène parce moi, je suis très très frappé de voir que le lieu du travail est aussi un lieu du plaisir, c'est aussi un lieu de la recherche de satisfactions, c'est aussi un lieu de la tentative d'y placer l'épanouissement, c'est aussi un lieu du déchaînement des passions.

Ce n'est pas de cette face dont j'ai envie de vous parler; j'ai surtout envie de vous parler de cette autre face qui parle plus de la douleur, des formes de souffrance qui émergent, du sentiment de destruction de soi et puis, de la recherche pour échapper à la réalité auquel amène le travail. Et donc, dans ces gradations d'une part vers les passions et d'autre part, vers la fuite, il y a toute une série d'éléments qui, me semble-t-il, sont en train de se travailler devant nous de façon extrêmement forte. Des éléments d'identité des individus dans lesquels à la fois les identités personnelles et les identités collectives se retravaillent très profondément mais aussi dans la façon dont ces deux éléments sont sans cesse dans des rapports différents, soit de coopération, soit de conflit.

Première chose qui m'apparaît et qui, je crois, doit bien être soulignée, c'est qu'une série des phénomènes humains dont nous parlons, sont des phénomènes lents.

Je crois qu'on a tendance à extrapoler les temporalités de la bourse ou d'autres événements vers les lieux du travail alors qu'en fait une série de développements qui s'y font sont *beaucoup plus progressifs* qu'on l'imagine.

Or, on est devant le renforcement d'aspects compétitifs; ces aspects compétitifs ne sont pas ressentis abstraitement par les gens dans les lieux du travail, ils sont ressentis de façon très concrète et en même temps, il y a derrière cet aspect compétitif sans cesse *la crainte de dévalorisation de soi*.

La crainte de dévalorisation de soi étant l'autre forme personnelle donnée à cet aspect de marché, même si les performances, de ces jours-ci sont tout à fait bonnes, le résultat de l'autre vous met « *out* ». Et donc, on est sans cesse devant cette dialectique de ces deux éléments mais ces deux forces se font dans un cadre précis et c'est un cadre de division du travail qui est croissant et qui est à la fois socialement fragmenté voire atomisé, pourrais-je dire, et il l'est avec des normes.

Dans la division du travail, rappelez-vous un instant Charlot dans le film : il est à essayer de suivre la vitesse de la machine et au plus, la machine va vite, au plus son rythme à lui est inégal et le rend inefficace.

Cette différence de rythme dans la division du travail, elle joue comme forme d'autorité. La vitesse de la machine est une *imposition de norme* à l'individu qui travaille sur la machine. Dans la division du travail qui s'opère dans de très grands nombres de secteurs, c'est ça qui s'opère, à la fois une segmentation des individus de plus en plus prononcée et une division du travail qui fait que vous ne participez qu'à une partie d'un ensemble, mais la saturation de normes de cette division vous est de plus en plus imposée.

Autre aspect qui tient tout à fait à cette première partie de la division du travail, c'est que vous êtes en même temps soumis à des jugements par rapport aux résultats. Le jugement aux résultats fait que vous êtes responsable devant vous-même d'abord, de façon à vous étalonner non seulement par rapport à la norme qui vous est imposée dans la division du travail mais y compris par le fait que vous serez *out* si vous ne le réussissez pas, ou que vous serez *in* si vous le réussissez.

Et donc, dans ce processus qui s'opère de façon extrêmement diversifiée suivant les secteurs mais qui se généralise très largement, on voit une déchirure croissante entre d'une part cet effort, ce souci du trop plein de soi, cette espèce d'investissement dans la personne et d'autre part, ce sentiment qu'on est sans cesse à côté du vide, du trop peu.

Et donc, ce frottement entre ces conflits, conflits extérieurs mais conflits intérieurs créent un environnement personnel très différent ce ceux qu'on a connu dans les littératures sociales du siècle passé (je devrais dire antépénultième), parce qu'il est totalement lié à l'appréciation que l'on peut porter d'abord sur soi et là-dedans, le phénomène d'individualisation qui a été souligné tout à l'heure est évidemment central.

D'autant plus que le contenu humain de toute une série de développements technologiques joue dans le même sens, au sens où les usages de la machine ou les apprentissages de l'usage mais aussi la façon dont dans la division du travail d'autres travaillent sur les mêmes machines, vous remettent *par rapport à vous-même* sans avoir le contact que pouvait avoir Charlot avec les autres ouvriers de la même usine.

Les dépersonnalisations, les destructions de contacts inter-personnels font que le jugement est sans cesse renvoyé à soi et donc, on assiste de plus en plus à une autonomisation individuelle des contraintes et ce type de processus se passe en même temps, comme je vous le disais, qu'une obligation de résultats et *une obligation de résultats devant être atteinte par soi*, c'est évidemment du conflit de ces deux aspects que sans cesse on va pouvoir construire au niveau des hiérarchies et de l'organisation du travail, quelque chose qui est très central et qui est *l'ensemble des méthodes de disqualification*, ce sont des lents phénomènes par lesquels le conflit est vécu individuellement par les personnes elles-mêmes qui, avant-même que les structures hiérarchiques ne le disent expressément, se sentent en procédure de disqualification. On doit considérer cela à la fois dans le cadre du marché du travail et de la précarisation. Le marché du travail, c'est quelque chose d'assez simple (le langage des économistes est bien souvent trop compliqué là-dessus), la simplicité c'est de dire : au plus vous avez des qualifications valorisables sur le marché du travail, au plus vous avez de probabilités d'y trouver du travail. Au plus, cette chance est moindre à un moment donné, au plus pour trouver du travail vous dévalorisez votre travail, votre diplôme et vos qualifications, vous trouvez alors du travail et, tout simplement, si vous êtes universitaire, vous vous faites engager comme A1 et à ce moment-là, vous trouvez certainement du travail puisque l'entreprise a intérêt, en ayant dévalorisé vos qualifications, à vous engager (elle en paie un certain prix, elle le dit aussi d'ailleurs). Cela signifie quoi ? Qu'il se passe dans le marché du travail une sédimentation lourde des gens sans qualification ou avec moindres qualifications, le paradoxe est ainsi que le fils de famille confortable qui est universitaire et à qui le père dit de façon morale : « tu vas aller travailler, même si ce n'est pas au niveau de ton diplôme »; et bien, le prix du travail de ce jeune confortable va être payé par le chômage d'un autre. Et donc, dans cette dynamique du marché du travail, on est devant de nombreux paradoxes et la précarisation en est un.

Je vous parlerais d'un aspect qui me semble fondamental et qui est la précarisation du travail féminin parce que je crois qu'on ne peut pas analyser les profondeurs du marché, les changements du marché du travail sans voir cet aspect de genre, mais qu'on doit aussi voir la façon dont le processus de travail lui-même se fera. Donc, précarisation qui va accroître ce mouvement de dégradations des conditions de travail.

La précarisation en fait très souvent comporte plusieurs aspects : un premier aspect d'abord de crainte par rapport au chômage. Je crois que ce qui a été dit tout à l'heure sur les mauvaises prévisions faites à certains moments sur les aspects révolutionnaires qu'aurait pu apporter le chômage est tout à fait exacte, parce que la crainte intériorisée du chômage amène évidemment une façon de concentrer l'effort sur le travail. Mais, en même temps, la précarisation se fait par un mouvement dans lequel, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, dans les changements de normes de travail, le travail est *de moins en moins lisible* pour l'individu lui-même, c'est-à-dire qu'au milieu des nouvelles technologies qui ensèrent de plus en plus de formes du travail, on voit que l'individu ne peut comprendre, lire et intégrer que les éléments qui sont ceux de la sphère restreinte où il se trouve, en connaissant de moins en moins l'amont et l'aval de cette division du travail et que ce phénomène de perte de lisibilité d'ensemble l'amène en même temps à concentrer l'effort sur le cercle restreint qu'il a tendance à connaître, mais en même temps, à ne pas comprendre et de façon de plus en plus conflictuelle avec lui-même, *ce qui entoure ce travail*.

./... - 15.

Et donc, ce type de mouvement qui se fait en même temps que d'autres formes tout-à-fait habituelles de la précarisation du travail, par exemple si vous êtes plus qualifié, vous avez plus de chance de trouver l'emploi, comme je le disais, mais que si vous êtes femme, vous en avez moins et que, si vous êtes femme, on va plutôt, vous proposer du travail à temps partiel, ce qui amène dans les formes des contrats une dispersion, une tension de plus en plus grande entre des contrats à valorisation et des contrats à dégradation.

Ca veut dire que les formes contractuelles qui lient l'employeur à ce salarié attaché (ou un indépendant dans bien des cas) à cette sphère de plus en plus restreinte du travail qu'il peut connaître, ont évidemment un effet de précarisation tant individuelle que de marché, qui est assez important.

Pour ce qui est de l'organisation du travail, elle génère une pénibilité morale de plus en plus accentuée. L'unité de travail, au plus elle est compétitive dans le sens de la gestion de l'unité économique, au plus la façon dont les individus conçoivent ces divisions du travail les amène à ne plus ressentir le collectif de travail comme étant un adjuvant, un aidant à leur travail, mais à le ressentir comme un élément supplémentaire de conflits.

C'est énorme au sens et c'est tout simple. C'est tout simple, parce que dans un lieu compétitif, dès que vous avouez une faiblesse, vous n'êtes pas en train de valoriser la compétitivité de l'unité de travail et donc, vous êtes une perspective de poids mort pour l'unité de travail.

Et donc, vous êtes dans une dynamique où les autres seront les loups pour vous, comme vous pouvez l'être pour eux à partir du moment où vous avouez votre faiblesse. Et donc, ne fût-ce l'aveu de faiblesse étant un élément de disqualification personnelle, de plus en plus le collectif de travail a tendance, au fur et à mesure qu'il y a précarisation, à charger l'individu qui a osé dire sa faiblesse.

Rien que cet élément-là change très fondamentalement les relations collectives, il aboutit évidemment aussi à une forme de repli des individus sur eux-mêmes.

Je voudrais maintenant passer à un aspect dont j'aimerais vous parler pour terminer et qui sont les spécificités du service aux personnes.

En fait, quand j'essayais de réfléchir tout à l'heure sur les éléments d'organisation du travail, c'est vrai que je pensais surtout au secteur productif de biens. Je crois que nous sommes dans *le secteur de services aux personnes* dans des conditions assez différentes et j'aimerais terminer à ce propos-là.

Dans le service aux personnes, et je crois que c'est important, nous sommes dans une structure du travail dans laquelle le professionnel est sans cesse *co-acteur avec l'utilisateur* du travail qui se fait pour l'utilisateur. Pour le dire autrement, l'utilisateur est facteur de production du travail qu'on opère sur lui-même. Vous connaissez ça très bien.

Vous savez très bien que la non-coopération d'un patient rend impossible tout travail mais vous devez vous rendre compte que, dans les secteurs de service aux personnes, on est là devant un phénomène beaucoup plus généralisé que celui que vous vivez et que, quand par exemple l'enseignement a besoin de la coopération de l'élève, quand le médecin a besoin de celle du patient, quand l'éducateur a besoin de celle du jeune et quand l'infirmière a besoin de celle du patient aussi, on est sans cesse devant des structures de production qui ne sont pas pensées comme telles. Nous avons pensé les secteurs de service comme des secteurs de production de biens.

./... - 16.

C'est une erreur que nous paierons durement dans l'avenir; c'est ce que nous tentons de dire dans toute une série des débats qui s'opèrent maintenant et vous en voyez le coût. Je vais essayer de vous en montrer l'autre face telle que nous la vivons dans les luttes syndicales du secteur non marchand.

Une des spécificités profondes de ces secteurs de services, c'est d'abord qu'ils se font avec des gens qui ont une haute idée de leur métier, que ça s'appelle vocationnel, que ça prenne la forme corporative du métier (et la forme corporative, je voudrais vous le rappeler, ça remonte loin dans l'histoire), c'est bien connu des économistes mais c'est bien aussi connu pour des contradictions multiples, parce que la corporation se caractérise toujours par un *monopole* de prix ou un monopole légal de l'accès, mais aussi par un processus de formation long puisque les sanctions à l'intérieur de la corporation sont des éléments de valorisation de la qualité du service presté par la collectivité de métier.

Et donc, ces outils sociaux que sont ou bien les corporations ou bien les autres formes de métier, sont en même temps de puissants appareils idéologiques de mobilisation sur la haute idée du métier. Je tiens à vous dire que, dans la plupart des secteurs de services, quand on travaille de plus en plus avec des parties précarisées de la population, il devient de plus en plus difficile, chez le pompier, comme chez le médecin, de garder une haute idée de son travail.

Et donc, dans cette dynamique, je tiens à vous dire que ce que vous voyez chez les enseignants qui viennent chez vous, que ce que vous voyez chez les soignants qui viennent chez vous et ce que vous voyez avec les éducateurs et tous les autres secteurs de services aux personnes, il faudrait qu'on le réfléchisse autrement dans nos sociétés.

La file est en train de se développer partout, dans les services sociaux, dans l'ensemble des autres appareillages d'Etat du service social.

Il y a dans ces secteurs de services aux personnes quelque chose de tout à fait fondamental : la composition de genre. Les femmes dans ces milieux de travail sont majoritairement les temps partiels, elles font majoritairement des carrières incomplètes, or vous savez que depuis la loi COLAS, on cotise en quarantième, et qu'elles ont donc, avec le temps partiel et les carrières incomplètes, des pensions qui, dans la plupart des cas, rendent invivables la vie seule à la pension; ce qui fait qu'on est obligé de se mettre à la colle avec un homme ou une femme de façon à pouvoir vivre, excusez l'expression un peu argotique que j'ai employée, quand les pensions sont incomplètes.

Ces problèmes-là plus les problèmes d'épuisement dans les carrières que je vous ai évoqués tout à l'heure aboutissent à des problèmes qui seront les gros enjeux des secteurs de services des prochaines décennies puisque les services, même en Wallonie et même si les wallons ne le savent pas souvent, sont majoritairement tertiaires.

3) On va reprendre la séance par l'exposé du Docteur DORAY qui va utiliser le magnétoscope pour illustrer son propos.

« *Les réponses à l'inhumain : réflexion transversale à propos de trois situations.* »

Tout d'abord, je tenais à vous remercier de votre invitation d'autant plus que les propos que j'ai entendus des précédents orateurs m'ont tout à fait intéressé.

Cela dit, mes préoccupations n'en sont pas moins théoriques et en exergue de ce petit film, j'ai replacé un peu au dernier moment, une phrase de l'anthropologue Maurice GODELIER qui est extraite d'un discours qu'il a prononcé avant-hier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, lors de la remise qui lui a été faite de la médaille d'or du CNRS.

En 50 ans, le Centre National de la Recherche Scientifique en France a décerné deux fois une médaille d'or à un anthropologue, la première fois c'était à Claude LEVY-STRAUSS. Pour moi, cet événement était un peu plus qu'un événement mondain, avec la participation des ministres, à commencer par le Premier. J'ai longuement suivi l'enseignement de Maurice GODELIER et nous avons travaillé ensemble à explorer l'articulation entre la psychanalyse et l'anthropologie.

GODELIER y dit tout simplement que l'homme n'est pas seulement un animal social mais qu'il est le seul être à produire *de la société et de la culture pour vivre*, autrement dit des formes de vie sociale historicisées (pas comme des termitières), qui sont originales et diverses et à exemplaire unique.

Cette nécessité de produire de la société pour vivre tient d'abord à la condition de la naissance humaine, c'est une affaire de boîte crânienne, un déboîtement, mais selon une hypothèse que je pense fondée, *le caractère systématiquement prématuré de la naissance humaine* aurait été la réponse de la nature à un problème d'obstétrique en fait, puisque la bipédie a libéré la main, a fait de gros cerveaux, en même temps qu'elle bride ce développement de l'encéphale en tordant le canal obstétrical et en empêchant la naissance de trop grosses têtes, et la prématurité aurait été la réponse, dit-on, permettant de retarder *après la naissance*, l'expansion des milliards de neurones dans une boîte crânienne encore molle, plutôt que de les faire passer par le bassin maternel.

Quoi qu'il en soit, la conséquence différée de cette prématurité aura été la *néoténie*, c'est-à-dire la destitution des programmes génétiques au profit du bain de langage dit-on, mais aussi du bain de signes, d'actes signifiants, de relations en tous sens et de toutes les manipulations possibles des objets environnants.

Ce que la nature laisse inachevé chez l'humain, c'est l'univers culturel et technique qu'il reprend à sa charge. C'est l'image, si vous voulez, de la digue du Zuyderzee que reprend FREUD pour définir la culture, une manière à repousser la nature à distance par une digue qui serait l'image de la culture.

Cette perspective organise les lois anthropologiques fondamentales au regard desquelles les cliniciens de la clinique actuelle que nous sommes doivent selon moi se poser la question suivante : en quoi l'exclusion sociale attaque-t-elle ce qu'il y a d'humain dans chaque humain ?

Pour entrer dans cette vaste question, je vais à nouveau reprendre un fragment de discours de Maurice GODELIER qui commente cette constatation ignorée de MOES comme de LEVY-STRAUSS, selon laquelle les objets précieux n'entrent jamais dans le potlach (vous connaissez ces grandes études sur le potlach).

GODELIER dit ceci : considérés comme des dons faits par des dieux aux ancêtres des clans, et de ce fait, soustraits la compétition politique et religieuse, ces *objets précieux*, mais il vaut mieux dire ces *objets-trésors*, circulent, mais entre les générations et par transmission.

Ceci m'a immédiatement fait penser aux objets sacrés des Barouyas de Nouvelle-Guinée, utilisés dans les initiations pour faire grandir les hommes. Ces objets sont comme des dons du soleil, père des Barouyas aux ancêtres des clans qui avaient envahi la région.

Réfléchissant sur ces faits, j'ai fait l'hypothèse qu'il existe en proportions diverses, selon les sociétés, trois catégories d'objets : *des objets que l'on vend* et qui se détachent complètement des personnes et des groupes qui les vendent, des objets aliénés et aliénables, aliénables et aliénés, *des objets que l'on donne* et qui sont donc aliénés parce que donnés, mais restent inaliénables dans la mesure où quelque chose de leur donateur reste à l'intérieur de la chose donnée, créant ainsi l'obligation de donner à son tour; enfin, une troisième catégorie laissée dans l'ombre par MOES, comme par LEVY-STRAUSS, *les objets que l'on ne peut ni donner ni vendre*, mais que l'on doit conserver pour les transmettre, des objets inaliénables et inaliénés, qui sont, à mes yeux, *les points fixes* d'une identité ou d'un système social.

Dans d'autres développements, GODELIER parle d'*objets vénaux*, enfin l'argent par exemple qu'on peut faire circuler, y compris avec ses pires ennemis, des *objets précieux* qui entraînent une relation de confiance et d'alliance, et des *objets-trésors* qui, eux, sont inaliénables.

Alors, l'hypothèse de travail que je vous propose et qui est illustrée par le film est que, dans notre monde de capitalisme global, dans la monoculture de l'argent, monoculture au sens fort du mot culture, donc, où des sociétés humaines de haute culture se désintègrent sous nos yeux, où la logique productive est pervertie par la logique financière; dans ce monde donc, se produit *un écrasement de la seconde catégorie d'objets, celle qui fait de l'alliance et de la troisième catégorie qui est celle qui fait de la transmission*. Ces deux catégories qui font du sujet, de la trace de sujet, de la médiation, de la solidarité, de la réciprocité, de l'enveloppe communautaire et de l'histoire sont écrasées par la première catégorie qui, si elle agit seule, produit exclusivement de la circulation immédiate, de l'accumulation et du pouvoir auto-centré.

Cela crée évidemment une violence considérable, faite aux systèmes symboliques qui sont l'armature de la culture, et j'ai beaucoup entendu ce matin qu'il était question du symbolique.

Il faut dire que, dans le CEDRATE, la petite structure dont je m'occupe, on a lancé l'idée d'un laboratoire mondial de la re-symbolisation des échanges autour des résistances à ce mouvement de dé-symbolisation.

Et parce que les objets dont nous parlons sont aussi des objets psychiques, cela crée beaucoup de souffrance psychique.

./... - 19.

La clinique qui en rend compte correspond à un champ que balisent les mots exclusion, traumatisme, crise de sens aussi.

Lors d'un colloque de l'ORSPER à Lyon et du séminaire du RESCOM à Paris l'an dernier, René ROUSSILLON et Jean FURTOS avaient avancé une sorte de pont entre ce que FURTOS appelait la congélation de zones entières de la subjectivité par l'accumulation de la violence sociale, liée à l'exclusion et à la précarisation, et le clivage traumatique. Il y avait une espèce de champ commun entre l'*exclusion* et la question tellement à la mode du *traumatisme* (et si on se demande pourquoi elle est tellement à la mode cette question du traumatisme, c'est probablement parce qu'elle parle de quelque chose de plus large qu'elle).

Je pense que le livre que je vous signale et que vous connaissez peut-être de Pascal JAMOULLE « Drogues de rue », qui est un travail sociologique qui a été mené essentiellement à Charleroi, rend bien compte également de ce type d'interrogation, à la fois du côté des sciences humaines et cliniques, dans le sens où je pense qu'il y a une clinique de la sociologie pour peu que les sociologues ne se prennent pas pour des psychanalystes, et que les psychanalystes ne se prennent pas pour des sociologues et que là il y a vraiment un travail de l'inter-disciplinarité qui soit à l'oeuvre.

Ce sont donc des questions qui sont dans l'air.

Il y a quelques jours, lors d'une réunion de recherche clinique convoquée par le CEDRATE, la structure dont je m'occupe, et le Comité Central d'Entreprises de la SNCF, la discussion est passée en quelques heures du constat de l'écart entre la conception psychiatrique classique du traumatisme, celle des régimes de protection particuliers à la SNCF, et celle des organisations syndicales; on a abouti ainsi assez rapidement à une franche interrogation pour savoir si le risque de néantisation des sujets, inhérent à une situation économique qui raye d'un trait de plume le sens d'années de vie professionnelle, est tellement différent de ce qu'exigent généralement les psychiatres pour que l'on parle de traumatisme, la confrontation immédiate avec la mort, l'irreprésentable, l'effraction du corps,... dans la mesure où il semble qu'il y a, parfois, pas toujours, mais dans de telles situations, le risque d'une menace de *néantisation des individus*.

C'est à nous stimuler pour penser les questions relevant de ce champ que le film de recherche que vous allez voir nous engagera. Il nous emmènera d'abord à Gaza; le document a été filmé il y a quelques mois, dans un moment de grande tension mais alors que le risque de néantisation n'apparaît pas encore aussi exclusivement qu'aujourd'hui, sous la forme d'une guerre faite à une population, sous la forme de la visite d'un camp, il évoquera en particulier le risque de néantisation humanitaire, celui dont on parle rarement, puisque ces réfugiés sont là depuis plus de 50 années.

Il s'agira ensuite de deux usines du Nord de la France en prise aux restructurations économiques; dans ces trois vignettes, l'accent sera porté sur les ressources des populations concernées pour faire face car je pense que la reconnaissance de cette compétence des communautés à la resymbolisation est une clé essentielle pour les stratégies cliniques d'aujourd'hui, en tout cas la clinique de la psychiatrie communautaire.

./... - 20.

Un film évoque le centre d'enfants réfugiés du monde situé à GAZA. Yanis GANDEL est l'animateur pédagogique du centre.

Des jeux sont organisés visant à promouvoir, avec beaucoup de finesse, la communication, la coopération, la reconnaissance de l'Autre, en éliminant l'aspect d'exclusion dans le cadre de la compétition.

L'autre film évoque la délocalisation d'une filature dans le Nord de la France, les enjeux, leurs tactiques de lutte, mais aussi la solidarité et la fraternité qui se développent entre les grévistes.

Le dernier film fait état d'une usine où syndicat et direction ont pu s'entendre sur des objectifs communs, visant à éviter des licenciements au sein de l'entreprise.

Professeur PARQUET « Santé, santé mentale, vie psychique : les besoins et les exigences de la Société »

Je vous remercie de m'accueillir et de me donner l'opportunité de parler avec des orateurs de qualité dans un cadre qui invite à l'élévation, qui invite à avoir une idée positive de l'homme, de la société, de nos compétences, de notre capacité à produire du sens, de notre capacité à produire de la solidarité, notre capacité à produire des beaux objets, et la capacité aussi à vivre ensemble de manière *qualitative*.

Il y a de nombreuses années, compte tenu de mon âge, lorsque mon dernier fils était vraiment très petit, on lui a offert un ours qui technologiquement, n'était pas remarquable, mais qui parlait quand même à condition qu'on tire sur une ficelle avec un anneau. Les paroles étaient « bonjour, bonsoir, j'ai faim, je veux faire pipi, je veux faire caca, j'aime maman, j'aime papa, (on n'a pas mis les grands-parents ce que je trouve maintenant regrettable). Une seule phrase qui était vraiment formidable, c'était « vivons ensemble ».

Dans le document que je viens de voir et que tu viens de présenter, je trouve que le « vivons ensemble » est en péril. On voit bien que vivre ensemble est difficile et que vivre ensemble est une création. C'est quelque chose qui est allant et devenant constamment. Mais quand on a un regard sur les autres, de quelque côté que ce soit, aussi disqualifiant que ce que nous voyons dans le document que tu as présenté, c'est quelque chose qui est aussi disqualifiant que la construction d'hôpitaux psychiatriques dans les anciennes léproseries à l'extérieur des villes, sous le vocable de Marie Madeleine la Pécheresse et où à la fois ceux qui étaient atteints (disent les docteurs en maladie mentale), et ceux qui s'en occupaient, avaient une aussi mauvaise réputation et devaient même vivre ensemble en autarcie, puisqu'ils devaient à la fois produire du gardiennage, produire de la capacité à se nourrir, produire de la capacité à se loger et produire de la capacité à vivre ensemble dans une néo-société dérogatoire.

Et quand on regarde le film « Vol au-dessus d'un nid de coucous », on s'aperçoit que même dans ces structures-là, nous n'avons pas à désespérer et qu'il y a une possibilité de création.

Et je dois dire que quand on reprend le thème « une psychiatrie à mission sociale, dans une société générant des exclus », je pense qu'il faut aussi dire et j'ai été tout à l'heure très sensible à ce qu'a dit Monsieur CARTON, sous la forme d'une société qui est aussi capable de produire plein d'autres choses, y compris les exclus. Je voudrais être un petit peu discordant par rapport à ce que j'ai entendu ce matin et en reprendre les choses à partir de données médicales.

Je pense qu'il y a une chose formidablement intéressante qui a été, quand on regarde l'histoire non pas de la médecine, mais l'histoire du soin, l'histoire de la sollicitude envers ceux qui ont un certain nombre de difficultés, qu'on en arrive à un moment donné où le triomphe du savoir càd de la *chose intellectuelle*, de l'objet construit, va prédominer *par rapport au système relationnel*.

Le développement des sciences et plus particulièrement le développement de la pensée scientifique, ont conduit à une atomisation des choses et effectivement à un certain nombre de triomphes. Quand on regarde le livre qui s'appelle « L'incroyable hypothèse de Crick », le prix Nobel qui a découvert la réplication des protéines, et bien dans l'entrée de son livre, la seule chose qui est vraiment dite et qui est vraiment importante, c'est que nous ne devons pas oublier que nous ne sommes qu'un sac de neurones. On a là un réductionnisme qui est la manifestation même d'une stratégie scientifique.

Nous avons en fonction de certaines approches, de certains concepts, une manière de penser les choses qui fait que tout le développement est tautologique et que, ce sur quoi il faut s'interroger, c'est à *partir de quoi*, nous nous basons pour regarder. J'ai eu une expérience un peu singulière un jour avec un enfant qui était un enfant victime des produits chimiques qu'avait consommé sa mère pendant la grossesse et qui était né sans bras. Evidemment maintenant avec ce que nous appelons en France l'Arrêt Perruche, il aurait été indemnisé, il aurait été labélisé, il aurait été objectivé, il aurait été financé sur sa différence. Et que cet enfant m'a apporté c'est la chose suivante : je l'ai vu de loin en loin, parce qu'il y avait d'autres personnes qui s'en occupaient de manière plus pertinente, et un jour, vers l'âge 8-9 ans, je l'ai revu, il est entré dans mon bureau en me faisant un grand sourire, en me disant : « je suis bien content de te voir, comment vas-tu ? » Je me suis dit qu'habituellement, c'était l'inverse, c'était moi le docteur qui disait, « comment allez-vous ? » Et là, il prenait de mes nouvelles en me demandant si j'allais bien, si j'avais pas trop vieilli depuis notre dernière rencontre, si j'étais encore en vie, etc.

Et il me dit maintenant « je sais dessiner et je sais écrire », auquel cas, il me dit « tu prends dans ma poche mon crayon », et il avait un crayon qu'il mettait dans la bouche et il a commencé à dessiner un bonhomme et son environnement, dans lequel il vivait, pour me dire, « je vais te raconter ». Puis, il a dessiné les gens qui y travaillaient, dont le médecin que je connaissais qui est un de mes amis, et puis il l'a dessiné super bien, une facture classique, comme dans les livres, comme les objets de science et de connaissance. Et puis ensuite, il a dessiné à côté lui et ses amis. Il me dit, « tu sais nous sommes tous différents, mais on vit tous ensemble » et il a dessiné tous les enfants qui étaient dans son établissement, comme lui, sans bras, et je lui ai dit, « ils sont tous comme toi ? », il m'a dit : « non, ils sont pas tous comme moi mais moi, je suis le meilleur » et je lui dis alors : « tu te débrouilles bien ? »

Il me dit : « oui, je me débrouille bien, mais les autres, il me dit, pourquoi tu parles toujours de moi et *des autres*? ». Par exemple, « toi, quand tu passes dans une porte, tes bras, cela ne te gêne pas? » et je trouve que ça, c'est vraiment la chose tout à fait importante...

Vous vous souvenez tous du conte « Le Roi est nu » càd que il y avait un roi qui voulait faire pour la fête du trône, des choses si merveilleuses et chaque année, il fallait qu'il fasse une surenchère, un costume de plus en plus extraordinaire, ainsi que les gens de sa cour et les courtisans, et à un moment donné, ayant au bout d'un certain temps épuisé toutes les capacités de pouvoir chaque année faire du nouveau, il y eu un tisserand qui lui a proposé de confectionner un tissu si fin, si fin, si fin, si fin et puis ensuite un tailleur qui allait construire un vêtement si bien, si bien avec ce tissu si fin, si fin, si fin et du coup le jour de la fête du trône, il a porté ce costume et tous les courtisans ont dit : « Majesté, vous êtes formidablement habillé, ce tissu est d'une qualité extraordinaire, la coupe est inouïe ». Alors il s'est promené dans la ville pour aller aux manifestations qui fêtaient la royauté, et il y a un petit garçon qui était à côté de son papa et qui a demandé à son papa pourquoi le roi était à poil... Càd comment faire pour ne pas nous illusionner à partir d'un point de vue particulier et faire aussi l'éloge de la différence. Eloge de la différence des personnes, éloge de la différence des approches, éloge de la différence des concepts, ...

On pourrait dire *l'éloge du vivant* càd le fait que nous sommes constamment en train de construire, en train d'inventer, en train de faire quelque chose qui en gros ne se résume pas à une approche, ne se résume pas à un seul point de vue.

J'ai eu, avec mon épouse qui s'occupe des maladies de la coagulation, à aider toute une série de personnes présentant des troubles de la coagulation, dont certaines pathologies étaient à composante génétique et en particulier les hémophiles.

Elle était très frappée par la représentation des personnes qui souffrent d'hémophilie, la représentation des couples qui ont un enfant hémophile, la représentation des mères qui ont transmis le déficit, et la représentation de l'hémophilie qu'ont les couples dans lequel il y a eu une mutation. Et à côté de cela j'ai été formidablement surpris par l'approche des biologistes qui, sur le facteur VIII, disent des choses absolument géniales, de ceux qui sont dans la pratique soignante, de ceux qui sont dans l'éducation du patient hémophile à l'auto-traitement, du fait qu'on n'accepte pas à l'Education nationale les enfants présentant des troubles de la coagulation aussi graves que l'hémophilie. Et aussi des problèmes sportifs.

Un exemple : c'est le fils d'un agriculteur, la mère est conductrice, il y a 3 garçons hémophiles; et l'un d'eux a, après de multiples péripéties, à l'âge de 30 ans, un statut d'invalidé; alors que son état somatique est à peu près semblable à celui de son second frère qui est enseignant; quant au 3è, il a repris l'entreprise familiale et il conduit des tracteurs, il a des pelleteuses pour lever les betteraves et il reçoit lui un traitement de substitution constamment.

Ces 3 destins sont extrêmement importants. Ce que je voudrais essayer de faire passer c'est comment pouvons-nous avoir cette capacité de sollicitation non pas à provoquer l'adaptation, mais quelque chose qui est de l'ordre de la création, de l'ordre de l'engendrement. Si nous reprenons les paroles bibliques, quelle est la plus grande des félicités?

C'est connaître les enfants de ses enfants jusqu'à la *enième* génération. Tout à l'heure Monsieur CARTON a aussi parlé du temps, de la *lenteur* du temps, de la même manière que la *lenteur* de la création. Nous imaginons-nous toujours que c'est *l'instantanéité* qui fait le changement. Lorsqu'un enfant naît et que l'on trouve que l'enfant réel n'est pas sensiblement égal à l'enfant imaginaire, lorsqu'il présente quelques difficultés et que belle-maman arrive et dit à sa fille : « naturellement, tu as un enfant qui n'est pas normal, tu n'aurais jamais dû épouser ce type-là, c'est dans leur famille que celà ne va pas ». Mais si on reprend ça, on reprend les contes de fées et quand on reprend l'histoire de la Belle au bois dormant, c'est bien de celà dont il s'agit, c'est l'épisode de la créativité. On est très content, on invite tout le monde, sauf la personne qu'on n'aime pas, et du coup, la personne donne un cadeau empoisonné, la mort. Heureusement, il y avait une fée, l'éternel féminin, (elle est retard et toutes les autres étaient à l'heure) et qui dit : « on va transformer la mort en sommeil » et Hypnos et Thanatos, repris depuis la plus haute antiquité, montrent les capacités d'adaptation dans cette histoire càd comment peut-on se dépatouiller pour créer ? comment peut-on se dépatouiller *pour adapter*? Et que vivons-nous actuellement?

Nous vivons le fait que ces capacités d'adaptation sont perçues formidablement et nous avons une potentialité de réaction qui est étonnante dans la modernité, dans l'entreprise, dans les moyens de l'informatique, dans les nouveaux systèmes de relation entre les personnes, les nouveaux systèmes de vivre avec le monde, nous sommes aussi ingénieux, aussi inventifs qu'autrefois; mais le problème actuellement, c'est que ces capacités de création, ces capacités d'engendrement ne sont plus perçues comme susceptibles d'avoir du sens et de s'orienter vers quelque chose et simplement on les considère comme des technologies de la personne.

Si j'en reviens à un monde médical fermé, on peut avoir une illustration assez claire de cela. Dans celui-ci, le problème était d'identifier des *objets extérieurs au sujet* et quand on prend par exemple le DSM I, II, III, IV et bien on s'aperçoit que l'on a là une description d'un manuel statistique reprenant les grands traités d'autrefois, mais les dévitalisant, dans lequel on va faire une stratégie qui est une *stratégie de la description* et cette critériologie descriptive c'est celle qui *va fonder une autre manière de soigner*, une autre manière de traiter, une autre manière d'entrer en relation avec les humains avec une déshumanisation importante. Cela aboutit au fait que l'objectif, c'est de *retrouver ce que l'on a créé en l'autre*.

Il y a dans ma famille une très vieille tante qui est encore en vie, très âgée et elle a un surnom très particulier, elle s'appelle tante « tarte-à-gros-bords ». Elle faisait de la pâte à tarte et elle faisait de multiples tartes et chaque fois que nous nous disions que nous allions aller chez elle, nous avions déjà une tarte imaginaire, une tarte de désir, nous imaginions les variétés de tartes qu'elle allait faire et l'ingéniosité qu'elle aurait. Mais nous savions qu'elle avait quand même un côté mortifère, elle faisait toujours *trop* de tartes, (immensité du désir, pas de principe de réalité) et du coup, elle avait utilisé toutes ses tourtes mais il lui restait de la pâte. Donc, dans la dernière tourte qui devait être disponible, elle mettait pour utiliser toute la pâte à tarte qu'elle avait préparée, des bords de plus en plus larges, de plus en plus épais, si bien qu'au centre d'une grande tourte, il n'y avait plus qu'un abricot.

Et bien je crois qu'avec le DSM IV, de la même manière, nous essayons de retrouver l'objet construit, nous essayons d'arriver à ce que les gens cadrent avec la manière dont nous souhaitons les construire.

Souvent quand les familles m'amènent leur enfant, elles me disent: « je lui ai surtout dit que vous étiez *psychologue* ». Et moi, je leur dit : « je vais surtout lui dire que je suis *psychiatre* », mais je vais lui expliquer un petit peu pourquoi ses parents ont tellement peur qu'il vienne me voir. et comment, ils ont tellement peur qu'en venant de voir, je stigmatise leur souffrance à être en difficulté, je stigmatise leur incompetence à élever leur enfant et que je fasse alliance avec leurs enfants pour lutter contre eux. Comme si j'allais ensuite avoir un jugement péjoratif sur l'oeuf qu'ils avaient pondu.

Je voudrais essayer de faire participer à cette réflexion qui consiste à dire qu'il faut que l'objet construit et l'objet réel puissent concorder. Et d'ailleurs, c'est comme ça que nous fonctionnons, nous avons des traités de médecine dans lequel on ne parle que des maladies, nous avons dans l'université des formations où on ne parle que des pathologies.

Je voudrais essayer de voir un petit peu avec vous ce matin, c'est le fait qu'on a fait cela pendant un certain temps et qu'il y a eu une utilité, cela nous a servi, et je pense que, dans le monde du travail, un certain nombre de choses qui ont été décriées ce matin, ont eu leur utilité.

Ce qui est intéressant c'est que le monde médical a construit ses objets avec un certain succès, une certaine efficacité, mais aussi une certaine réduction de l'humain et une certaine réduction de la vie sociale. Et du coup, quand on regarde un petit peu ce qu'il en était, après la dernière guerre mondiale, il y a un certain nombre de gens qui ont pensé qu'il ne fallait plus s'intéresser aux maladies et que pour qu'il y ait la paix, il fallait s'intéresser à quelque chose d'autre qu'on a appelé *la santé*.

On a gardé la même conceptualisation en parlant de la Santé comme d'un objet, quand on définit, la santé comme « un état de bien-être psychologique, biologique, social » et puis on s'est arrêté là. Comme un objet et pas comme un *objectif*, comme une réalité concevable et fermée, exactement comme on peut mettre un masque africain dans un musée, masque qui n'a plus de sens, qui n'a plus de symbole et qui n'est plus porteur d'humanité. On voit bien que le DSM IV par exemple, en est le pur produit aussi, quand on regarde l'axe sur la personnalité, ou l'axe sur l'adaptation sociale. Une toute petite chose a produit cet effet là : au moment où on a créé l'Organisation Mondiale de la Santé, (l'O.M.S), un Français assez remarquable, clinicien brillant, honnête homme, de grande culture, devait prendre les responsabilités de cette Organisation Mondiale de la Santé. Or, il avait un grave défaut, il ne parlait pas l'anglais! C'est alors un trio de polyglottes dont un Chinois qui a exercé une influence formidable au niveau de la création de l'O.M.S., un Brésilien et un Américain qui ont créé cet objet « bien- être biologique, psychologique et social » et qui s'impose avec les déclinaisons dommageables qu'on a vu ce matin.

Il y avait, à cette époque, un psychiatre infanto-juvénile canadien, qui s'appelait GORE qui avait critiqué (mais qui a été récusé par notre collègue chinois LING) la définition « bien-être biologique, psychologique et social », et avait proposé à la place « la capacité que nous avons à développer l'ensemble de nos potentialités biologiques, psychologiques et sociales ».

Vous voyez quand on regarde celà, et bien d'un côté nous avons eu le développement du sanitaire, puis les stratégies de prévention de toutes variétés dans les champs possibles imaginables, et puis maintenant nous avons la stratégie de l'éducation pour la santé. En fonction de la manière dont nous conceptualisons les choses ou dont nous privilégions tel ou tel aspect, les choses prennent une certaine tournure.

Quand on regarde ce qu'il est advenu de la notion de maladie, de la notion de bien-être, on s'aperçoit que c'est l'Autre qui décide pour nous. On nous fait des propositions qui peuvent être mortifères. Et la proposition mortifère de l'Autre est quelque chose que nous connaissons parfaitement bien. Un certain nombre de gens que j'ai bien connus, qui font partie de ma famille et qui étaient dans des camps d'extermination nazis, ont relaté que si certains sont morts et que d'autres ont vécu, ceux qui ont tenu le coup, ce sont ceux qui pensaient qu'ils *pouvaient peser pour partie sur leur destin*, quelle que soit l'abomination des souffrances et des sévices qu'ils ont subis. Par contre, ceux qui pensaient qu'ils étaient dans une situation extrême, et que, quoi qu'ils fassent, *leur destin ne pouvait pas être changé par eux*, et qu'il était complètement dans les mains d'autrui, et bien ceux-là sont morts. Et il me semble que quand on regarde ce qu'il en est de la conception « développer ses potentialités », on voit bien qu'on s'appuie sur un certain nombre de choses semblables. Les vrais « exclus » (et vous voyez que là j'adopte un point de vue qui *objective* les autres), ce sont ceux à qui on a fait faire l'expérience que quoi qu'ils fassent, leur activité personnelle ne pourra pas peser sur leur destin. Et la situation extrême vécue dans les camps nazis, c'est exactement la situation que vivent actuellement un certain nombre de gens qui pensent qu'ils ne peuvent pas peser sur leur destin. Quand on parle de santé communautaire, c'est bien celà que l'on veut dire. Quand on parle et ça a été remaquablement dit tout à l'heure, que dans l'aide aux personnes et bien, il y a deux professionnels et que le destinataire d'une action professionnelle est aussi un professionnel, et je crois que c'est la même chose dans la relation soignant-soigné, le projet thérapeutique est une *co-production* du patient et du professionnel voire même *la maladie* qui est prise en compte est une maladie qui est créée à partir des représentations des attitudes du patient, de ses besoins et attentes, et des représentations des attitudes du soignant, et du coup on ne traite jamais la maladie des traités, mais on traite à chaque fois *une maladie inventée dans la rencontre*, dans l'affrontement, dans la conciliation des représentations des deux partenaires, à quoi il faut ajouter le problème de la famille et de l'environnement.

Ce que je voudrais essayer de rendre perceptible, c'est que lorsque nous concevons les choses comme celà dans le monde de la santé, auquel je me restreins aujourd'hui, on s'aperçoit qu'on va démarrer quelque chose d'autre et au Comité de la Santé, créé auprès du Ministre de la santé, qui a comme fonction de faire une évaluation des besoins et attentes de la population en matière de santé en France, mais surtout de faire des suggestions sur les politiques dites de santé et leur implication dans le système politique français en général, le premier travail qu'un certain nombre d'entre nous ont mené, c'est le fait de mettre en place une curieuse institution (parce qu'on ne peut pas fonctionner autrement que par les institutions, me semble-t-il, sauf si on agit sur les mentalités), c'est créer ce qu'on a appelé « les conférences régionales de santé ». C'est institutionnel, c'est un peu coincé, mais c'était la première idée où nous qui construisions l'Etat, nous avons accepté de penser que les utilisateurs de dispositifs sanitaires étaient susceptibles d'avoir *leurs* idées, et étaient susceptibles de modifier le dispositif sanitaire.

C'était terriblement réductionniste, et puis, à partir de cela, on a commencé à faire toute une série de choses avec des programmes régionaux de santé, des programmes départementaux de santé, etc, etc....

C'est assez extraordinaire de voir qu'il a fallu attendre la création de ce comité de santé publique pour que ceci puisse être *institutionnalisé*, c'est-à-dire désirable au point qu'on le mette dans les textes, alors que cela se faisait presque partout.

Quel a été le moteur de cette action que nous avons menée au Comité de Santé?

C'est que brusquement on s'est aperçu que les personnes étaient *compétentes*; le monde sanitaire s'est aperçu que le malade l'était. Je vous prie de m'excuser, je vais raconter une anecdote qui pourrait faire penser à un peu de pathos, mais je pense que c'est formidablement important. Nous sommes en France profondément émus par l'Arrêt Perruche, qui fait qu'une personne handicapée a été indemnisée au titre de son handicap. Je me rappelle dans un établissement où je venais quelquefois de ces enfants « polyhandicapés » (alors qu'on devrait dire polydésavantagés), sur lesquels on me demandait un avis. J'y suis allé avant de donner un avis, pour avoir un moment de vie avec eux, et je me rappelle très bien de ce petit garçon qui était en formidable difficulté, sa vie relationnelle, somatique, tout cela était très désavantagé par rapport aux enfants de son âge qui vivaient autour de moi. A ma 4^e ou 5^e visite, je me rappelle l'importance de cette main que j'ai touchée, la mienne qui la touchait et dans le cadre d'un échange d'une infime discrétion et d'une infinie intensité. Là se trouve la compétence et si on avait pris la définition de GORE « développer l'ensemble des potentialités biologiques, psychologiques et sociales », et bien on n'aurait pas appelé ces enfants « handicapés », on ne les aurait pas regardé de la même manière, on n'aurait pas vécu la même manière. Ce qui est important dans le monde de la santé pour nous, c'est de ne pas avoir simplement un truc pour regarder ce qui dysfonctionne (c'est-à-dire avoir le modèle pathologique), *le modèle de dysfonctionnement*, modèle toujours formidablement actif actuellement, et qui produit toujours quelque chose qui est l'exclusion de l'Autre, l'exclusion active de l'Autre; l'inventivité est consacrée à trouver les modalités et les thématiques de l'exclusion. L'autre point qui me semble important c'est que quand on est capable d'identifier, de faire vivre quelque chose qui se trouve être une compétence de l'autre à pouvoir gérer son destin et l'inventer, on a quelque chose de tout à fait important.

Je me rappelle (et c'est Bernard DORAY qui m'a fait penser avec son masque tout à l'heure), être allé un jour au Zaïre, où on m'a offert un fétiche à clous. Je l'ai ramené chez moi et un de mes amis anthropologue m'a dit : « il va t'arriver plein d'emmerdes ! C'est un objet maléfique ». Et du coup, moi qui suis du siècle des Lumières, je me suis dit, qu'il y avait peut-être quelque chose... Où le mettre ? Dans le placard, il sera toujours là. Dans mon bureau? Là, il va falloir tous les jours que j'invente un rituel de sorcellerie pour contrer, sorcellerie flamande, nordiste, pour contrer la Zairoise, lutte des conceptualisations... Dilemme ... Et puis à un moment donné, j'ai rencontré un autre anthropologue qui m'a dit : « si tu l'orientes vers l'est, tout s'arrange ».

Du coup, ma seule préoccupation c'était de surveiller ma femme de ménage pour savoir si elle remettait bien les choses en place et je crois que ma femme de ménage est celle avec laquelle nous allons nous quitter, c'est comment pouvons-nous provoquer ces compétences pour tenir le coup avec nos difficultés et nos souffrances, et comment pouvons-nous aussi grâce à l'idée d'un objet chargé de symbole et les objets psychiques c'est cela, modifier le monde, peser sur le monde, nous faire une idée de nous-même et désirer quelque chose.

Je crois que l'ours de mon fils est plein d'intérêt, nous vivons ensemble cela veut dire aussi *construire ensemble*. Et quand on regarde les thèmes de cette journée, « une psychiatrie à mission sociale dans une société générant des exclus », et bien qu'est-ce que l'on fait ? On est en train de séparer quelque chose qui est de la représentation que nous avons de la psychiatrie basée très largement sur la notion de trouble, sur la notion de maladie, sur la notion de dysfonctionnement et la mission sociale, où on a un système de référence, un système de fonctionnement qui est tout à fait différent. C'est l'articulation qui est importante et je pense que si nous pouvions continuer cette après-midi ou pendant deux jours ou trois jours, c'est le problème de cette articulation et des modalités de l'articulation qui serait probablement l'objet de notre réflexion. Je vous remercie de votre attention.

Je remercie le Professeur PARQUET pour son remarquable exposé, où l'on voit que parler de la rupture des liens, de la disparition de la solidarité, recrée paradoxalement des liens ne fût-ce qu'entre nous, une conscience peut-être des enjeux et un désir de lutter pour des valeurs que nous estimons essentielles et parmi ces valeurs, on a mentionné l'éloge de la différence, ne pas se limiter à un seul point de vue, qui sont vraiment la philosophie même de Pensées de Psychiatrie. Maintenant, je pense qu'il est temps d'en venir au débat sur les différents orateurs qui se sont succédés pendant toute cette matinée. Je vous cède la parole pour des questions.

Q : Docteur GILLIS : généraliste à Bruxelles. J'aurais voulu demander à Monsieur PARQUET dont j'ai admiré le brillant et en même temps la profondeur de sa conférence, la grande difficulté quand on a à faire à des gens qui sont très, très démunis, il y a quand même malheureusement des gens qui vivent dans des familles qui eux-mêmes ont souffert, des familles d'alcooliques ou de condamnés, des enfants qui commencent à grandir, des adolescents, comment pouvons-nous réveiller malgré tout justement leurs capacités d'être des créateurs ? Ce sont des gens qui sont très démunis, qui n'ont pas beaucoup de moyens, et qui ont toujours cet esprit d'échec, ils ont eu des parents désunis, ils ont eu des parents alcooliques, violents, ils ne savent pas étudier, ils ne savent pas aller à l'école et ces pauvres gens nous les cotoyons tous les jours et j'ai de grandes difficultés à leur montrer leurs propres valeurs en eux-mêmes, le fait qu'ils sont vivants, qu'ils peuvent s'en sortir, mais ils attendent beaucoup de l'extérieur. Or justement, vous montrez qu'ils ont en eux cette capacité. Je trouve que c'est remarquable la façon dont vous parvenez à éveiller cet intérêt qu'ils ont d'être des hommes, simplement des hommes.

R : Je voudrais dire que tout à l'heure le film de DORAY est important. Comment pouvons-nous imaginer que des personnes qui depuis 50 ans se trouvent dans le camp que nous avons vu, n'aient pas eu la capacité d'engendrer quelque chose de positif.

Alors est-ce que c'est notre regard qui nous empêche de valoriser un certain nombre de créations ? Je crois que le problème c'est quel est le niveau d'exigence que nous avons vis-à-vis des gens pour pouvoir les respecter. Quand vous avez un enfant tout petit qui fait partie de votre famille et qui vous amène à un gribouillis infâme au plan de l'esthétique de la communication, qui ne ressemble à rien, vous vous pâmerez. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il y a quelqu'un qui est train de produire, vous dites quelque chose sur *l'acte de création* et non pas sur l'objet produit.

Nous avons été très, très frappés par c'est un quartier que vous décrivez, nous avons été frappés combien la population qui entoure la clinique d'addictologie nous a aidé à regarder autrement, à fonctionner *autrement* et combien elle prend une part active dans le fonctionnement d'un service qui est un service sanitaire. Ce n'est pas facile et que ça demande une sollicitude particulière d'approche. C'est exactement la même chose quand on construit des dispositifs sociaux d'aide aux gens en difficulté. On s'aperçoit quand nous projetons de construire un dispositif à l'usage de certaines personnes, ce sont des gens qui sont un peu plus compétents que ce que nous avons prévu, qui utilisent ce dispositif et du coup, à ce moment là, on est toujours forcé de faire « le plus bas seuil ». Vous voyez comment on regarde les choses. Il y a une phrase de Bernard SHAW qui est assez extraordinaire, c'est « je ne connais qu'une seule personne intelligente, c'est mon tailleur, quand je vais lui commander un costume, j'ai beau lui dire que je n'ai ni grossi, ni maigri, il veut que le costume m'aille, alors il reprend mes mesures ». Je crois que le problème c'est qu'il y a des gros, des petits, il y a des minces, il y a des obèses, il y a des anorexiques, etc et je crois que tout le problème c'est si nous attendons de quelqu'un quelque chose et si il ne nous donne pas ce que nous attendons, c'est la déception. Par contre, si nous accueillons ce qu'il nous donne, cela change tout y compris le regard. Vous savez en classe, quand vous faisiez une dictée, sur 100 mots, on vous disait : « tu as fait 20 fautes », jamais un enseignant ne vous a dit que vous aviez réussi 80 mots. On nous apprend comme ça à être petit, ...

Q : J'aurais peut-être voulu un petit peu intervenir sur ce vous dites et notamment à propos de ce *fameux paradigme* de la compétence qui semble être quelque chose dont je pourrais aussi me méfier. Je pense qu'il y a une telle volonté parfois d'égalitariser à tout crin les rôles, que vous postulez qu'un individu qui vient vers nous pour un soin, pour une demande quelle qu'elle soit, soit justement un individu qui a déjà ses compétences en lui. C'est un petit peu paradoxal, parce qu'alors si on postule que l'individu a les compétences en lui, à la limite est-ce qu'il a encore vraiment besoin des autres, et a-t-il vraiment besoin de se référer à autre chose que lui, qui est tout le passé historique ou précisément le symbolique. Il me semble que c'est une conception que j'appelle *ovipare* qui semble se dessiner dans les mentalités c'est-à-dire et on voit très fort ça à propos justement de l'enseignement et du positionnement de l'enfant. On considère l'enfant comme une sorte d'oeuf qui a tout en lui et le comment, je dirais dans une hyperfidélité à un discours rousseauiste, il s'agit surtout que l'éducateur n'apporte rien d'autre que ce que ce petit être a en lui. C'est une conception ovipare, or, je pense que nous sommes des mammifères.

Le mammifère précisément, il prend sa nourriture à la génération précédente et il s'articule à partir d'autre chose que lui. Pour illustrer cela, c'est notamment la façon dont on fait les faire-parts de naissance.

Jusqu'il y a peu, la naissance était annoncée par les parents, ensuite, souci égalitaire obligeant, il fallait l'annoncer par les frères et soeurs, maintenant, la naissance s'annonce *par le bébé lui-même*. Donc, ce brave bébé, il a tout en lui, il démarre à partir de lui comme le bourgeois de 1789 qui a remis le calendrier à zéro, et donc il doit avoir forcément une confiance en soi qui est exceptionnelle. Donc je pense qu'il faut qu'on soit peut-être un petit peu vigilant. Autant je vous suis entièrement et que dans une consultation repérer ce qui ne va pas et ce qui va, ça me semble fondamental, mais c'est une tension, c'est un mouvement dans notre travail, ce n'est pas un état de fait. Je crois qu'on pourrait à ce moment-là se différencier de son propre niveau professionnel dès lors qu'on considérerait que la compétence est un état de fait. Nous devons peut-être nous inscrire dans un mouvement pour retrouver des compétences, mais ça n'est pas un état de fait. De la même manière que nous ne sommes pas des être égaux, mais nous devons nous inscrire dans plus d'égalité c'ad avoir les mêmes chances, du fait que nous sommes différents.

R. : Je pense que dans l'Antiquité il y a un très bel exemple de cela, c'est Athéna, qui lorsque Vulcain tape sur le crâne de Jupiter, sort toute armée, toute casquée. On a le mythe de l'auto-engendrement, auto-engendrement par une puissance extérieure ... et Josué marchait, solitaire, car il était l' élu du Tout-puissant, c'ad celui qui ne doit rien à personne et je crois que ce vous appelez l'oviparité, ou viviparité, c'est quand même quelque chose qui est de cet ordre-là, c'ad le sujet se suffit à lui-même et il est l'unique créateur du monde, il est à l'origine de tout, c'ad il est Dieu, il est la puissance créatrice, il n'y a aucune contingence, aucun échange. Alors ce que j'ai voulu faire passer c'est que le fait de penser que certains savaient tout et donnaient tout a oblitéré quelque chose qui fait que on puisse acquérir des compétences dans l'interactivité. Qu'il y ait des compétences qui sont génétiquement données, oui. Il y a des compétences qui sont des compétences engendrées et du coup on voit bien ce qu'il en est des paroles saintes qui engendraient mais non pas créaient et on a crée et non pas engendré, on se trouve là devant cette tension entre les deux choses. Et ce que vous avez montré tout à l'heure avec beaucoup de pertinence, Monsieur, sur ce qu'il en est de l'éducation, est la manifestation du refus de la dépendance par rapport à autrui et de notre interdépendance. Le transgénérationnel du coup est nié, on se retrouve dans la solitude et on est sommé de tout créer par nous-mêmes et de réengendrer depuis le début du monde. Et donc, nous sommes à l'origine de nous-mêmes, à l'origine du monde, à l'origine de son futur, et donc dans une solitude extrême. Et c'est pas la même chose que « Josué marchait seul et solitaire car il était l' élu du Tout-Puissant » là, il avait un destin différent des autres il était hors banalité, tandis que là on est hors tout.

Q. : Oui, je voudrais également poser une question au Professeur PARQUET, DEGOSSELY, pédo-psychiatre.

Hier, je terminais la lecture d'une recherche qui était en cours sur le vécu des parents lors de la trajectoire des enfants dans des systèmes curatifs en santé mentale. Donc, c'était une enquête qui avait été faite par une sociologue. Je fais partie du comité de lecture pour cette recherche et au cours de ce travail assez considérable, elle disait qu'il y avait une certaine exclusion pour les parents quand les enfants présentent des problèmes graves, ils vivent ça comme une stigmatisation.

D'autre part, elle faisait la réflexion en référence à un auteur que je n'ai plus en tête, qui disait cette stigmatisation doit passer quelque part des parents vers les enfants. Dans mon expérience, je pense que l'exclusion sociale et pas seulement l'exclusion pathologique joue un petit peu le même rôle, mais alors en vous entendant, il m'est venu à l'idée que il y avait un concept qui était extrêmement utile pour ce genre de chose et qui était la notion de *résilience* le fait que certains enfants peuvent secréter je dirais de façon métaphorique, des anticorps contre l'exclusion dont leur famille est victime.

R. : Je ne sais pas si la métaphore des anticorps est la plus pertinente, je ne sais pas si le destin brillant de la résilience dans nos esprits actuellement y est pour quelque chose, cependant il y a une remarque que je pourrais faire en fonction de votre intervention. C'est vrai que quand entre l'enfant imaginaire et l'enfant réel, il y a une différence, il y a quelque chose qui se passe et qui déclenche de la souffrance.

Il y a quelques années avant que on ne mette en place les échographies pour savoir comment était le futur bébé, c'ad les embryons et les foetus, j'avais eu l'idée saugrenue de proposer aux femmes enceintes de dessiner le bébé qu'elles attendaient. Tous ces bébés étaient des bébés qui étaient des bébés nouveaux-nés, même chez les sages femmes et chez les femmes médecins, c'était le produit fini on peut dire qui était là, et puis il y avait des choses extraordinaires, nous savons tous qui avons fait des études que le placenta appartient au bébé, là c'était un placenta furieusement maternel avec l'idée, le fantasme que c'est le placenta qui nourrit, (or on sait que dans la civilisation africaine, on enterre le placenta au moment de la naissance pour que nous retrouvions notre placenta au moment de notre mort, ici en Europe maintenant on les transforme en crème à tartiner pour que nous n'ayons pas de rides), et il y avaient des cordons ombilicaux dont certains étaient les garants de quelque chose qui se passait dans la vie psychologique et dans les grossesses à risque psychologique élevé, on voyait des cordons ombilicaux qui allaient *de l'ombilic de l'enfant à l'ombilic de la mère* et on *voyait aussi des enfants sans ombilic et sans cordon* qui nageaient comme ça et dont certains étaient dessinés avec une petite mare, les eaux, c'ad qu'il prenait un bain de siège ou un bain de tête, suivant la période de la gestation.

Il y avait un autre enfant qui nous avait beaucoup interpellé, il s'agissait d'une grossesse chez une jeune femme, 21-22 ans, dans une ville portuaire, le géniteur mâle était parti, elle ne savait ni quand il reviendrait et ni ce qui se passerait quand il reviendrait, et cet enfant était un enfant nouveau-né qui portait sur la tête une petit bonnet de marin avec un petit pompon rouge. Et donc vous voyez que cette femme avait vis-à-vis de la survenue de cet enfant vis-à-vis du destin improbable de sa relation avec ce marin, qui était peut-être un marin de passage qui avait des femmes dans tous les ports, elle avait construit un symbole, il était définitivement génétiquement marqué avec le bonnet rouge et non pas avec l'ADN du père. Et je crois que c'est ce mouvement là que nous pouvons arriver à mobiliser et que notre capacité à se faire aider, nous ne pouvons faire de prévention par exemple sur les pratiques alimentaires, les pratiques sexuelles, les pratiques addictives, les pratiques sportives, si nous n'avons pas entre autres développé la capacité à demander de l'aide et si cette capacité à demander de l'aide ne nous diminue pas.

Rappelez-vous en classe quand on vous apprenait la règle de 3, si vous n'aviez pas compris tout de suite, il fallait du courage pour lever le bras, parce que vous alliez être mal vu du maître ou de la maîtresse, et des copains et des copines, donc il fallait un courage formidable et quand à la 3^è fois vous leviez le doigt pour dire que vous n'aviez pas compris, on vous demandait s'il ne fallait pas aller chez l'ORL parce que vous aviez des problèmes, ou on vous demandait si vous n'aviez pas une maladie mentale, donc on vous envoyait chez le psychiatre, (à la 6^è fois chez le psychiatre, à la 3^è fois chez le psychologue) et en même temps parfois au lieu de faire ça, on vous demandait votre nom de famille et à ce moment-là, le maître ou la maîtresse disait : « ah j'ai déjà eu ton frère, j'ai déjà eu ta soeur, du point de vue des mathématiques, vous êtes génétiquement nuls ». Bonjour la résilience

R. (DORAY) : Peut-être, vais-je dire un mot sur la résilience, parce que ce sont des problèmes que je côtoie beaucoup en m'occupant des traumatismes.

Je pense d'abord que ce n'est pas un concept, parce qu'un concept, ça se définit et ça rentre dans un système de concepts, donc, c'est un élément dans une théorie, c'est un mot « attrape tout » comme il y en a beaucoup actuellement, c'est une espèce d'éponge qui finit par devenir souvent le référent de la santé mentale dans certaines publications. Effectivement, on peut se demander pourquoi cette figure-là émerge avec une telle force dans le public, et je pense quand même que cela a à voir avec notre forme de modernité actuelle. Je reprendrais bien le côté ovipare, c'est-à-dire on suppose des sujets qui ont tout en-dedans pour faire face et, c'est un mot qui induit quelque chose de radicalement contradictoire effectivement à la question de ce qui manque le plus, c'est-à-dire les solidarités, le fait de la réciprocité, que les actes s'inscrivent dans d'autres actes, etc. Je crois que c'est une figure de ce qui se passe dans notre société. Je pense que dans notre travail on est intoxiqué, heureusement, par le fait de restaurer les liens, les personnes dans leur propre histoire, de mettre en perspective. En permanence, nous refaisons des liens, enfin nous aidons les sujets à refaire les liens, à s'y retrouver dans leur propre histoire, et à retrouver un cheminement où il y a une part de plus de liberté, en tout cas. Ça, c'est notre travail et, forcément on a envie de déplacer ce savoir-faire sur toute situation.

Lorsqu'on parle de Gaza, lorsqu'on parle d'une situation comme celle de la filature d'LM, lorsqu'on parle d'autres endroits où je suis allé, à la même occasion par exemple ce qui s'est passé à l'usine Celatex qui a été la première du genre en France (où on a vu de la violence émerger de manière symbolique quand même parce qu'il ne s'agissait que de déverser de l'acide dans un bassin qui ne se versait pas dans la Meuse, heureusement, enfin il y a quand même eu un acte très fort), je crois que c'est quelque chose qui nous répugne à priori dans nos habitudes professionnelles parce que on n'aime pas la violence. D'un autre côté, je pense qu'il faut réfléchir à la violence et qu'on ne peut pas dire n'importe quoi sur la violence.

Je pense très précisément à un collègue du Burundi, le seul psychiatre du Burundi, (là aussi c'est un trait de notre époque, il y a un psychiatre dans un pays de 7.000.000 d'habitants plus 2 ou 3.000.000 de personnes déplacées) et ce psychiatre remarquable m'avait expliqué comment il a mis beaucoup de temps lui, après les actes de génocide qui n'ont pas été reconnus comme des actes de génocide en tant que tels au Burundi, (ils ont quand même fait 100.000 morts, dans des conditions atroces)

avant de se rendre compte que ces personnes étaient souvent une espèce de morts-vivants, vidés véritablement, et qu'avant de commencer à parler, il fallait tenir un discours pour dire : « ce qui vous est arrivé, vous savez, cela ne devrait arriver à aucun être humain; c'est une chose abominable », càd faire quelque chose qui remette un peu les pendules à l'heure et disait de quel côté on se place, non pas au nom d'un clan plutôt qu'un autre, d'une ethnie plutôt qu'une autre, mais au nom simplement de ce que c'est que la réalité de l'humain et ce que c'est que les lois de l'Humain. S'il n'y a pas cette prise de position là, alors effectivement, tout discours c'est comme l'eau sur la plume d'un canard ça ne sert à rien. et comme la personne en face est muette, la thérapie a un peu de mal à s'engager, ...

Dans l'affaire de la filature LM, j'ai pas des connaissances personnelles de ces choses-là, donc je n'ai fait que répéter ce qui était dit dans les journaux et qui n'a pas été démenti. Le point important la-dedans est que effectivement en face d'une chose extrêmement violente, (plus de 100 personnes qui apprennent du jour au lendemain que ils n'existent plus sur le plan salarial, ils ne savent même plus s'ils vont être payés à la fin du mois), il n'y a personne qui assume la responsabilité de cet acte, il n'y a pas d'interlocuteur. C'est une grande violence parce qu'il n'y a plus de tiers, c'est force contre force. Ce qui s'est passé à l'usine Celatex, c'est un acte de sabotage, dans une usine classée « Sevezo ». Ce qui s'est passé c'est que effectivement , on est venu leur dire qu'il n'y avait pas de souci à se faire, *2 jours avant que l'on dépose le bilan*, donc ces gens qu'on avait rassuré pendant des années, qui avaient fait des emprunts, qui avaient fait construire des maisons, se trouvaient néantisés, je crois que c'est le mot, *socialement néantisés*, donc inutile de vous dire que là-bas à Givet, il n'y a aucun psychologue, il n'y a aucune aide psychologique qui leur a été proposée. Donc dans ces situations là, moi je pense que il est très important de dire que c'est très grave ce que l'on fait aux gens, cela ne veut pas dire que cela doit se transformer en discours idéologique, global sur le malheur du monde, mais je pense qu'à ces personnes-là, il est extrêmement important de dire que c'est extrêmement grave d'annuler par un acte administratif des décennies de vie professionnelle dans un endroit. Si on ne tient pas cette réflexion là, je crois que nous sommes tout à fait impuissants pour dire quelque chose, de ce qui émerge sur le mode violent dans la société et qui est lié aux situations d'exclusion et de précarité.

Q. : G. NELSON, je suis assistant-social en milieu hospitalier et en fait je voulais poser une question ou même deux, mais finalement à l'intervenant qui est le plus inspiré, à savoir, la 1^è question que je me posais c'est de savoir *de quel exclu parle-t-on*, parce qu'on met le terme d'exclu comme s'il y avait un seul type d'exclu et pour moi je vois déjà un 1^{er} exclu qui est celui qui n'a pas accès à la parole, et que donc il est déjà exclu pour rencontrer le travailleur social, pour rencontrer le psychiatre, pour rencontrer le syndicaliste, pour rencontrer peut-être l'anthropologue, et puis il y a le 2^è exclu qui est celui finalement qu'on produit nous-mêmes à travers nos compétences, à travers le pouvoir qu'on se donne d'établir une grille d'analyses et de renvoyer à l'intéressé cette appropriation de sa parole.

On a bien dit qu'à travers cela, on peut créer l'hyperindividualisme qui risque d'affaiblir encore la position de la personne qui a été thérapeutisée dans le système économique.

2^{èm}ement, je pense qu'on a aussi peut-être parlé de l'hyperindividualisation du collectif à travers des mouvements corporatistes qui finalement permettent une auto-satisfaction et une auto-valorisation de son propre savoir.

Ensuite on peut peut-être parler de l'hypercollectivisation de la parole à travers les revendications ou les traductions de la parole individuelle des gens dans leur milieu de travail à travers des revendications syndicales. Ce qui me préoccupe c'est surtout d'articuler, articuler l'individu avec le collectif et alors par rapport à cela, j'avais envie de poser la question quelle méthode, quelle approche, quels outils peut-on développer pour que effectivement, on puisse sortir des processus d'exclusion et entrer dans des méthodes d'articulation ?

R. : (DORAY) Pour moi, il n'y a pas une figure de l'exclu, il y a de multiples figures de l'exclu, mais est exclu pour moi, dans ma définition, quiconque n'est pas reconnu *comme sujet de sa parole ou de son activité*. Je crois qu'on a un peu trop tendance à en faire seulement une affaire de parole, je pense que dans les situations sociales que j'ai évoquées, c'est au fond de l'ordre du précieux, c'est-à-dire qu'on y met de soi, et lorsqu'on est déqualifié de cette catégorie du précieux, d'un seul coup, pour devenir quelque chose de l'ordre du vénal, du trivial absolu, quelque chose qui s'achète et se revend, etc, là je pense qu'il y a plus d'exclusion, il y a quelque chose qui a à voir avec un effet de traumatisation.

Maintenant la question de la réarticulation, je crois que c'est à inventer, c'est à inventer effectivement pour reprendre les propos du professeur PARQUET. Je crois que nous ne sommes pas assez attentifs nous-mêmes à tout ce qui se fait pour tirer du côté de la vie et pour articuler, c'est pas seulement une question d'individu, c'est une question de fonctionnement social, pas forcément en grand, (cela peut être le voisin qui va s'occuper des chiens d'une personne qui va être hospitalisée), on est effectivement dans la réarticulation c'est-à-dire dans la reconnaissance de sujet à sujet, on est dans une autre dimension de la vie sociale.

R. : (CARTON) Je voudrais dire un mot sur l'exclusion. Je crois en effet il faut en donner plusieurs définitions et surtout une définition comme étant une dynamique, mais je crois que c'est pas le mot qui forcément est le plus adéquat pour décrire les multiples dynamiques qui sont existantes sur le terrain. Dans la recherche d'autres mots, on a par exemple parlé de désaffiliation, je crois qu'il serait intéressant de poser le mot non seulement au terme d'« ex » (cela veut dire de la sortie de), que de la vue de l'extérieur qui regarde les noyaux.

Par rapport à votre avant-dernière assertion, moi je voudrais dire le danger de la sur-utilisation de la parole et notamment de la façon dont, dans beaucoup de lieux, on croit que le fait de dire sa douleur et sa souffrance, résoud celles-ci. Je crois que dans la banalisation de cette optique, on arrive à un phénomène d'accroissement des douleurs et des souffrances et donc, j'aurais tendance à dire travaillons les gestes, travaillons les modes de vie, travaillons les vies quotidiennes de façon à ce que les paroles puissent être des rapports à des actes. Et je crois que si on ne parvient pas à refaire ce lien au mode de vie concret, on participe à la désarticulation des individus.

R. : (FOUREZ) En continuité avec ce que dit Monsieur CARTON, effectivement, je pense que on entend souvent 2 termes qui à mon sens sont tout à fait distincts et on entend souvent qu'on utilise l'un pour l'autre, c'est le mot *lien* et *relation*. Personnellement, moi je vois le lien dans quelque chose qui est de l'ordre du vertical, qui institue une relation, alors mettre des gens ensemble, ce n'est pas *nécessairement* faire du lien, parce qu'il faut qu'ils appartiennent à quelque chose qui transcende précisément leur niveau relationnel, et là je pense à ce fameux suffixe que l'on voit à toutes les sauces maintenant, qui est le *co*, (le co- ceci, co-celà), alors *co* je trouve que cela sent un petit peu la postmodernité, la juxtaposition, l'atomisation, on parle de co-construction mais on ne dit jamais co-construction de quoi, ce qui me semble important c'est ce qu'on construit. Je préfère alors le mot partenaire, parce que alors cela invite à penser qu'on est des parties d'un tout, et qu'il y a donc quelque chose qui me relie à un tout, et donc, à ce moment-là, il y a du lien.

Et 2è point par rapport à ta question concernant les différents exclus, je rentrerais bien dans ce que Monsieur CARTON vient d'indiquer, le *dé*, plutôt que l'*ex*.

Dans le processus d'exclusion comme dans la maladie, je crois qu'il faut réintroduire la notion du temps, on revient alors au phénomène de la résilience (en fait, le concept de résilience existait préalablement, c'était la distinction qu'il y avait entre l'*affection* et la *maladie*). Quand je suis *affecté* par quelque chose, ça pulse encore, je suis affecté, je suis désaffecté. Quand je suis malade, je suis *sidéré*. Un léger mal de tête c'est une *affection*, une migraine c'est une *maladie*, parce que je ne sais plus rien faire dès lors que je suis migraineux. Je pense que l'exclusion, si on veut la voir comme ça, est plutôt dans un processus de *dé*, on perd peut-être à ce moment la parole, puis on perd un petit peu une compétence, puis on perd autre chose, donc je crois qu'il y a un *processus*, et remettre la question du temps à mon avis est tout à fait essentiel en médecine surtout mais à mon avis même au niveau des phénomènes sociaux.

Q. : J'aurais voulu revenir à la notion de créativité, création, inventivité et en même temps, peut-être partiellement répondre à la question du Docteur GILLIS.

Quand je voyais tout à l'heure le film sur les camps de Gaza et ce n'est pas la première fois que je ressens celà, je me disais que c'était extraordinairement beau. En voyant celà, c'est essentiellement de l'admiration qui me vient. Admiration devant la force, devant l'aspect étonnamment esthétique de tout ce qui est fait de bric et de broc, mais vraiment pas n'importe comment, devant toute cette créativité qui émerge lorsque le vide est très grand et je me disais que nous avons sans doute à recréer, à retrouver plus de vide, pour redevenir plus humain.

R.: (PARQUET) Moi, j'aime bien votre intervention car je trouve qu'elle soulève le problème de la créativité que vous avez élevée tout à l'heure.

Je crois que la créativité de nos sociétés est devenue très unilatéralement encadrée que cette façon, je dirais de la maîtriser par des appareils de plus en plus larges mais en même temps de plus en plus inter-dépendants crée un vide terrible ailleurs.

./... - 35.

Et donc, j'ai une tentation quand j'écoute Monsieur parler de créativité de dire c'est emballant, c'est vrai, c'est là qu'il faut aller et j'ai en même temps été touché par le vide que vous exprimez dans la beauté d'un film, quand l'inacceptable laisse encore du vivant. On ne parle pourtant pas du tout de la même chose. Les deux situations sont en fait tout à fait différentes et je crois que nous devons nous rendre compte qu'à parler de choses aussi différentes avec les mêmes mots, nous créons peut-être des confusions.

Je crois que nous ne pouvons pas utiliser le même mot de créativité dans le dénuement absolu que nous avons vu au travers d'images, et dans notre demande pour qu'il y ait des vies plus équilibrées, des humanismes plus globaux. Je crois que nous devons peut-être faire l'usage d'autres mots mais reste la réalité de la créativité qui nous sera demandée pour bâtir notre avenir.

FIN DE LA DISCUSSION

SYNTHESE DES DISCUSSIONS EN ATELIER

Celles-ci ont d'abord évoqué le concept de résilience et ses éventuels déterminants.

Beaucoup de commentaires ont été faits relativement aux propos du Professeur PARQUET qui pensait que, dans les camps nazis, survivaient ceux qui avaient le sentiment qu'ils pouvaient peser sur leur destin.

De nombreux intervenants font remarquer que leur marge de manoeuvre à ce niveau était infinitésimale et qu'il était quasi impossible de se soustraire aux contraintes collectives des camps.

On y voit plutôt l'effet de la force des convictions et du sentiment de dignité qui existaient chez les déportés.

On évoque ensuite le sentiment de vide intérieur qui poussent certains à échapper à tout prix à une situation de solitude, en le distinguant de l'éprouvé d'un sentiment de solitude.

Par exemple, Robinson Crusoë sur son île est réputé ne pas avoir de sentiment de vide intérieur, même s'il peut éprouver à certains moments un sentiment de solitude.

De Robinson Crusoë, on passe à l'exclusion sociale et il est mentionné une étude de la Plateforme psychiatrique brabançonne portant sur des exclus qui ont été réunis au cours de séances à thème et notamment, sur l'histoire de la Ville de Soignies; or, il s'est avéré que l'assistance à ces réunions conditionnait le maintien des aides sociales, ce qui, bien sûr, contribuait à assurer une importante présence.

Ces pressions financières, avec les meilleures intentions du monde, ne sont-elles pas une violence exercées sur les allocataires sociaux ?

Ne peut-on pas imaginer que demain on les oblige, sous peine de lourdes conséquences financières, à par exemple suivre un traitement ou se soumettre à des programmes de rééducation ?

Les patients de la sorte « forcés » ne risquent-ils pas alors de donner un simulacre d'amélioration, conforme aux attentes des thérapeutes ?

Du thème des manipulations, on glisse vers celui du rôle du médecin du travail et de la difficulté pour certains généralistes présents de rédiger des certificats médicaux. Ceux-ci se demandent si ce n'est pas alors rentrer dans un autre type de relation avec le patient. Ils pensent que, dans la pratique, le certificat est une négociation entre le médecin et son patient et que l'intérêt en jeu peut permettre des manipulations de la part de ce dernier.

Un Tiers ne serait-il pas plus indiqué pour remplir les certificats médicaux ?

Du rôle du Tiers, on passe à la médiation, idée jugée intéressante par beaucoup mais dont on se demande concrètement quelle est la disponibilité réelle de cette instance, notamment lorsqu'on se trouve lors d'une visite au chevet du patient (comment les joindre ?...).

On apprécie l'absence de passage par la voie judiciaire en cas de conflit conjugal ou familial.

./... - 2.

Certains se demandent ensuite si la violence de la société ne s'exerce pas par étapes successives, chacune restant plus ou moins acceptable en soi, en procédant par un saucissonnage, ce qui anesthésierait les réactions possibles.

On parle du conditionnement par la publicité, puis de la violence ouverte des cités où la Loi parentale ne serait plus dite et en tout cas, ne serait plus appliquée.

Enfin, par rapport à la violence exercée par le thérapeute sur ses patients, plusieurs confrères présents se demandent à partir de quel seuil mettre en route la Loi de Protection pour une tentative de suicide.

Dès la première ou la troisième tentative, à supposer qu'il y ait chaque fois refus de soins ? Dans quelles mesures le patient peut-il encore exercer sa propre liberté en la matière ?

C'est sur ces interrogations que se conclueront des discussions animées qui auraient sans doute été susceptibles de se prolonger bien au-delà du temps imparti...

Dr. J. FANIELLE

